



## Giuseppe Penone Dans la forêt du temps





**Laurence Engel**  
Présidente de la  
Bibliothèque nationale  
de France

Cette rentrée 2021 n'est certes pas encore celle d'un véritable retour à « la normale », tant l'organisation de nos activités reste contrainte par les mesures sanitaires. Mais nous nous réjouissons de vous retrouver sur place, autour des salles de lecture des sites François-Mitterrand, Richelieu et Arsenal qui retrouvent leurs horaires d'ouverture habituels, avec une programmation culturelle dense d'expositions, de conférences, de spectacles.

Lieu fait pour rêver et pour penser, la BnF propose de multiples rendez-vous. Rendez-vous littéraire d'abord, avec

Baudelaire en ce bicentenaire de sa naissance, et la proposition d'un véritable voyage au cœur de l'œuvre même du poète, au rythme de deux maîtres-mots – mélancolie et modernité – qui expliquent sans doute l'attrait persistant qu'exerce sur nous le « prince des poètes ». Rendez-vous photographique ensuite, avec pour la première fois l'écho donné à quatre grands prix auxquels participe la BnF et qui rendent hommage aux photographes d'aujourd'hui. Les artistes du xx<sup>e</sup> et du xxi<sup>e</sup> siècles seront fortement présents en cette rentrée, avec Jean Cortot et May Angeli, tous deux exposés dans la galerie des Donateurs, avec Agnès Mathieu-Daudé et Sylvain Prudhomme qui présenteront leurs créations à l'issue de leur résidence à la BnF, pour la 4<sup>e</sup> édition de ce programme soutenu par la Fondation Del Duca, et avec une magnifique proposition du grand Giuseppe Penone. Ce dernier nous vient à Paris cet automne, occupant la Grande galerie du site François-Mitterrand avec ses *Pensées* et sa *Sève*, pour nous faire découvrir un pan méconnu de son travail, dans un dialogue intense avec la Bibliothèque.

Du côté des auditoriums, qui vont enfin pouvoir retrouver leur public pour l'ensemble de la programmation, c'est le souhait d'offrir des outils pour penser le monde qui s'exprime avec force : les figures d'Amos Gitai, Albert Londres ou René Maran, premier auteur noir à recevoir en 1921 le prix Goncourt, des cycles de conférences construits autour de l'idée d'écrire sur soi, ou d'écrire l'histoire, entre fiction et réalité, rythmeront la saison...

Vous nous avez témoigné l'intérêt que vous portiez à notre programmation, sur place comme en ligne, tout au long de ces mois désarticulés : nous vous en sommes très reconnaissants. Nous tenons en retour notre engagement à être à vos côtés, toujours, pour continuer de construire ensemble un monde nourri de savoirs, de réflexions et de plaisirs. ©

4

#### Grand angle

Giuseppe Penone.  
Sève et pensée

12

#### Expositions

Baudelaire  
Robert Badinter  
Jean Cortot  
May Angeli  
Prix photographiques  
Hors les murs

23

#### Manifestations

Pierre Henry  
Amos Gitai  
Écrire l'histoire aujourd'hui  
Nouvelles écritures  
Mardis de l'Oulipo  
Écrire sa vie  
Résidences d'artistes  
René Maran  
Prix Albert Londres  
Assises de la littérature jeunesse  
Droit et spectacle vivant

32

#### Collections

Béruirier noir  
Jehan Alain, Jean Guillou  
Julien Green  
Simone et André Schwarz-Bart  
Cirque Plume  
Patrick Roegiers  
La Bible de Gutenberg

42

#### Échos de recherche

Les carnets d'Éthiopie d'Antoine d'Abbadie  
Sarah Hassid, à la croisée des arts  
Sandra Poujat : politique de la langue  
Usages des archives du web

48

#### Les coulisses

Les publics de la BnF  
Le Cabinet du roi  
Une journée dans la tour des Temps

54

#### Éditions

Les nouveautés de la rentrée

En couverture  
**Giuseppe Penone, *Leaves of Grass* -  
*Feuilles d'herbe*, 2013**  
Huile sur toile, argile  
Coll. part.

#### Bibliothèque numérique

### Les Essentiels de l'économie

Gallica propose un nouveau corpus thématique, les Essentiels de l'économie, sélection de textes fondamentaux et libres de droits, numérisés à partir des collections patrimoniales de la BnF et de ses partenaires. Accessible à tous en ligne, ce riche répertoire offre un panorama de l'histoire de la pensée économique depuis la Grèce antique jusqu'à la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Construit autour de cinq rubriques thématiques, il présente à la fois des ouvrages théoriques, des textes plus concrets sur les acteurs de l'économie, des cartes industrielles et commerciales, des références qui éclairent les débats économiques et sociaux actuels ainsi que des sources pour l'histoire des entreprises.

[gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr)

#### Humanités numériques

### BnF DataLab, un nouveau service pour les chercheurs

À l'automne 2021, le BnF DataLab s'installe en salle X sur le site François-Mitterrand. Ce nouveau service vise à faciliter et à développer la recherche autour des collections numériques (Gallica, archives de l'internet, métadonnées). Conçu comme un lieu de travail collaboratif, un espace de rencontre et de résidence pour les chercheurs, le DataLab offre à la fois des outils et un large catalogue de services délivrés par des experts BnF pour accompagner les usagers à chaque étape de leur projet de recherche.



#### Cycle de conférences

### La philosophie du quotidien

Sur le thème du corps décliné « dans tous ses états », la première édition du cycle de conférences dédié à la philosophie du quotidien se poursuit au second semestre 2021. Chaque mois, un philosophe est invité à se pencher sur un aspect du corps, à la lumière de concepts philosophiques. À suivre du 22 septembre au 1<sup>er</sup> décembre 2021 : la philosophie du repas, les pratiques du corps, la philosophie de la douleur et du soin.



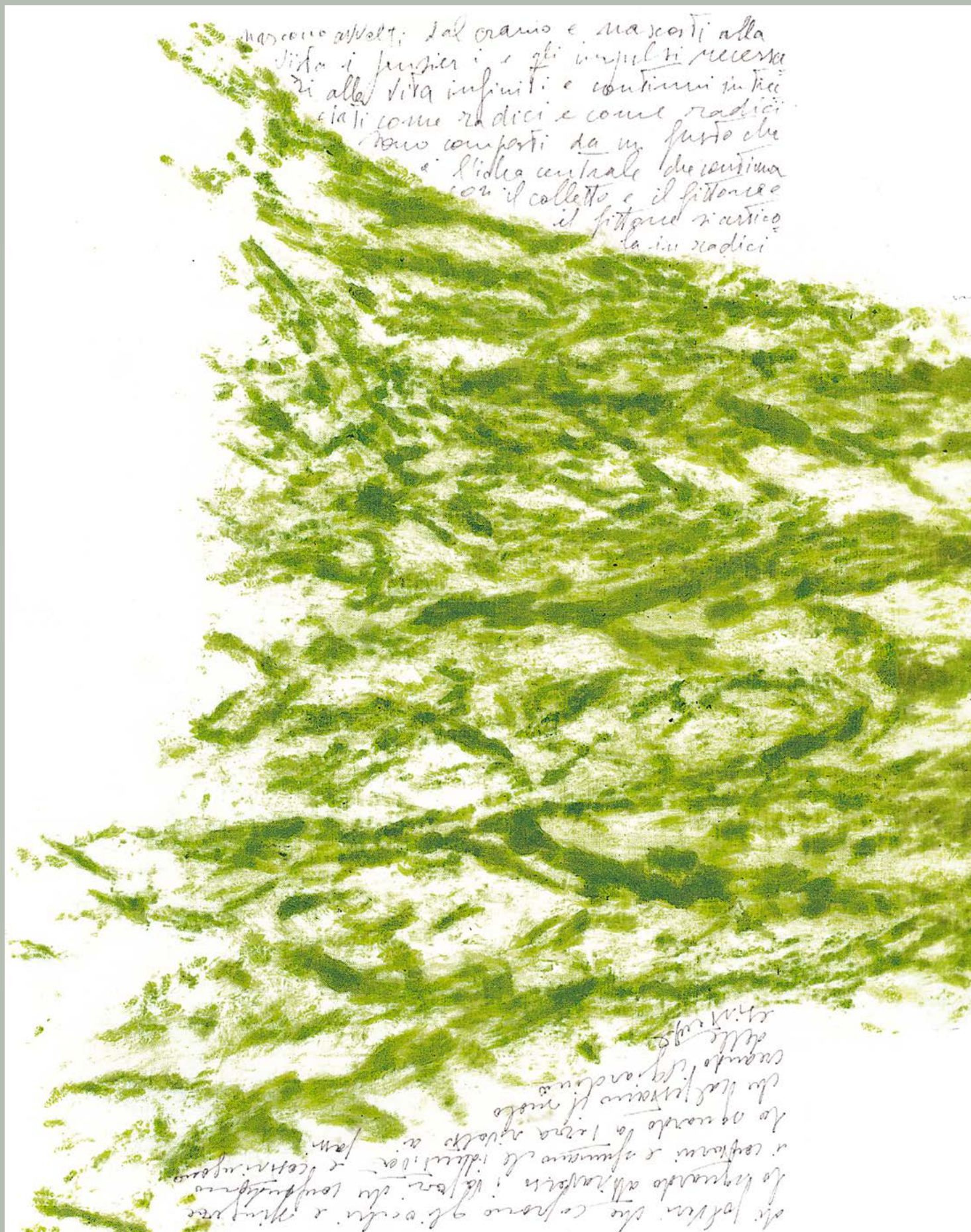
# Giuseppe Penone. Dans la forêt du temps

La BnF accueille Giuseppe Penone, figure majeure de l'art contemporain dont le travail interroge la relation de l'homme avec la nature depuis ses premières œuvres dans les années 1960. Carte blanche a été donnée à l'artiste italien pour une exposition qui invite à découvrir un aspect peu connu de ses créations, autour du temps, de l'empreinte et de la mémoire, en écho aux collections patrimoniales et aux missions de la BnF.

Des pièces inédites et monumentales côtoient dessins, photographies, livres de bibliophilie et livres d'artistes, ainsi qu'une série de dix-huit gravures récemment créées par l'artiste, qui en a fait don à la Bibliothèque.

L'occasion pour le visiteur d'appréhender les liens intimes que Giuseppe Penone a tissés avec l'écriture et l'imaginaire du livre.

Giuseppe Penone, *Pensieri e linfa - Sève et pensée* (détail), 2017-2018  
Toile, pigment végétal, encre  
Coll. part.





**Giuseppe Penone. *Sève et pensée***

**Du 12 octobre 2021 au 23 janvier 2022** BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Marie Minssieux-Chamonard, Réserve des livres rares, BnF, Cécile Pocheau-Lesteven, département des Estampes et de la photographie, BnF

En partenariat média avec Arte, France Culture, Beaux-Arts Magazine, La Croix et Télérama



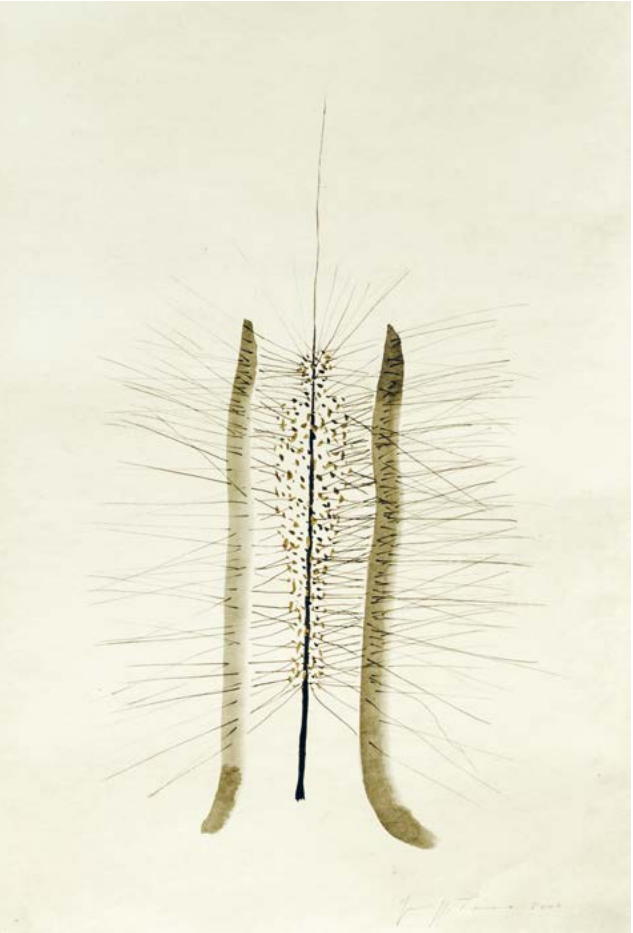
Ci-contre  
**Giuseppe Penone,**  
*Vene - Veines*, 2016  
Pointe sèche  
BnF, Estampes et  
photographie

**C'est un dialogue inédit qu'inaugure l'artiste italien Giuseppe Penone à la BnF en présentant *Sève et pensée*, subtile alliance de la sculpture et de l'écriture.**

Singulière, absolument nouvelle, l'œuvre formée de l'empreinte révélée d'un immense acacia autour de laquelle s'écoule, en séquences semblables aux pages d'un livre, le flux ininterrompu d'un texte manuscrit, donne le ton du parcours auquel convie la BnF dans l'œuvre du grand sculpteur italien.

#### **Une approche matérielle et intellectuelle de l'imaginaire du livre**

Plongée dans l'intimité de la pensée et de la création, l'exposition met en lumière l'importance, dans la démarche de Penone, de l'écriture et de l'imaginaire du livre saisi dans ses dimensions tant matérielle qu'intellectuelle. Avec des œuvres telles que *Propagazione* et *Verde del Bosco*, elle propose une lecture vivifiée de son travail historique autour du toucher, de l'empreinte digitale ou encore du frottage. Elle présente aussi un ensemble de pièces inédites issues de sa recherche récente autour de l'empreinte et de la lecture : les saisissantes peintures-sculptures de la série *Leaves of grass*, inspirées par la couverture de percaline verte de la première édition du recueil de poèmes de Walt Whitman. Au moyen de milliers d'empreintes de ses doigts trempés dans la peinture à l'huile, l'artiste convoque le souvenir du poète et de tous les lecteurs qui ont tenu le livre entre leurs mains. La poignée d'argile suspendue



**Giuseppe Penone,**  
*Sans titre*, 2000  
Aquarelle et encre de  
Chine sur papier  
japonais  
BnF, Estampes et  
photographie



**Catalogue d'exposition**  
**Giuseppe Penone,**  
*Sève et pensée*  
Sous la direction de  
Marie Minssieux-  
Chamonard et Cécile  
Pocheau-Lesteven  
BnF Éditions  
112 pages  
39 €

# Penone, la main et la pensée



# « Il y a un esprit de la matière »



Au cœur de l'exposition consacrée par la BnF à Giuseppe Penone, le texte *Sève et pensée* est inscrit sur un tissu qui enveloppe un immense tronc d'arbre. L'artiste l'a écrit en italien et en a confié la traduction en français à l'écrivain Jean-Christophe Bailly. *Chroniques* les a réunis pour un entretien autour de cette méditation philosophique, poétique et esthétique.

**Chroniques :** Dans quelles circonstances le texte *Sève et pensée* a-t-il été écrit ?

**Giuseppe Penone :** Le point de départ de *Sève et pensée*, c'est la sculpture : un tissu de lin posé sur un tronc d'arbre et frotté avec des feuilles de sureau. L'action de ces gestes répétitifs de frottage révèle l'image sur le tissu. J'ai pensé que je pourrais associer à ce geste manuel celui de l'écriture. L'écriture est comme la sève qui irrigue la vie de l'arbre, elle porte un flux continu d'idées. J'ai commencé à écrire sur le tissu, sans préoccupation de forme, en laissant venir naturellement les images et les pensées.

**Jean-Christophe Bailly, vous avez traduit *Sève et pensée* en français : comment avez-vous affronté ce texte fleuve qui se présente comme une seule phrase sans fin ?**

**Jean-Christophe Bailly :** Traduire *Sève et pensée* a été une expérience très particulière. Une des difficultés résidait dans le fait qu'il n'y a aucune ponctuation, du début à la fin. En découvrant ce texte, puis en le traduisant, j'ai d'abord été frappé par le caractère ininterrompu de ce flux. C'est comme une montée de sève, et aussi une montée à la mémoire de toutes les œuvres antérieures de Giuseppe Penone. Peut-être à cause de la structure syntaxique du français, il a fallu ajouter à certains endroits des points de suspension, des virgules, introduire de petites césures dans cette continuité. Évidemment, on ne peut pas retrouver en français le chant de la langue italienne. Mais par moments, on arrive à entendre une mélodie dans la langue française. C'est un texte qu'il est important d'entendre dans sa forme orale.

**Le texte tisse des fils qui relient l'humain à la nature, à la terre, au ciel, au vent...**

**G. P. :** Dans son *Essai sur la métamorphose des plantes*, Goethe écrit que « *dans la graine, il y a déjà l'arbre* ». La graine contient le développement de l'arbre. L'idée de départ qui a inspiré l'écriture de *Sève et pensée* est qu'il existe une similitude entre les éléments naturels et l'humain. J'ai associé l'image de la graine à celle du cerveau. Ce que j'ai voulu dire aussi, c'est que la pensée est quelque chose de continu. De manière consciente ou inconsciente, nous pensons tout le temps, sous diverses formes – par le rêve notamment.

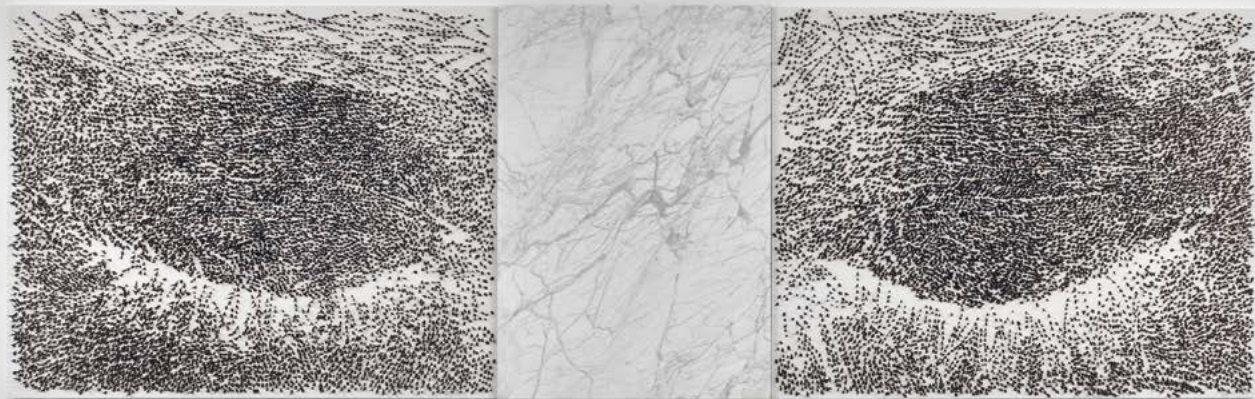
**J.-C. B. :** Cela me fait penser à ce que les botanistes appellent la dormance, cet état des semences qui peuvent être à la fois vivantes et non actives, parfois pendant des siècles ! Toutes leurs actions, leurs développements futurs sont déjà là et leur inertie n'en est pas une, c'est en fait un devenir. Une graine, c'est même, d'une certaine façon, une explosion en devenir ! C'est la même chose pour le cerveau. Il est en sommeil et soudain quelque chose l'atteint et le

réveille, exactement comme la lumière pour la graine. Cette similarité n'est pas allégorique, c'est un mode de fonctionnement. Le philosophe grec Plotin disait que la nature elle-même est une méditation. En la voyant au travail, on la voit penser.

**Votre travail s'attache à révéler les empreintes vouées à disparaître et à en garder trace : est-ce une façon d'assurer la permanence de l'être humain dans un monde où tout est en mouvement ?**

**G. P. :** Les empreintes digitales de l'être humain, les traces qu'il laisse chaque jour autour de lui sont des images de son individualité. Mais c'est quelque chose que notre culture rejette, qui est considéré comme « sale » et qu'il nous est imposé d'effacer, pour des raisons d'hygiène notamment. C'est le contraire de ce qui anime l'œuvre d'art, la volonté d'exprimer l'identité d'un individu, de marquer sa présence au monde. Mais en même temps, le fait d'effacer les empreintes permet que d'autres empreintes se déposent, c'est le cycle de la vie.

**J.-C. B. :** *Sève et pensée* évoque d'ailleurs une œuvre du *Jardin des sculptures fluides* réalisée par Giuseppe Penone à La Venaria Reale, près de Turin. Il s'agit d'un bassin animé par des bulles d'air qui dessinent une empreinte digitale à la surface de l'eau. Elle apparaît, puis

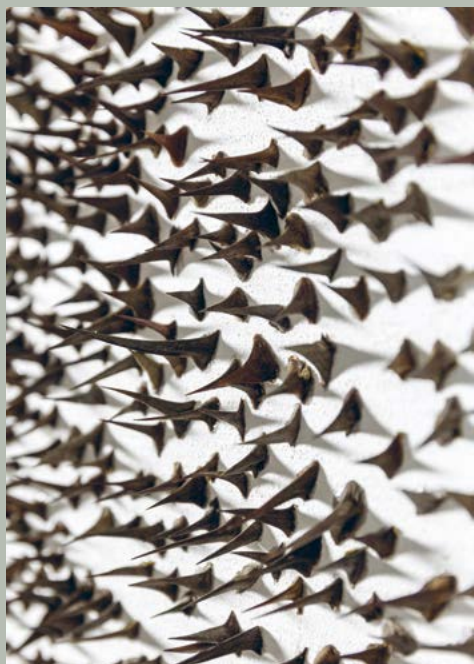


Ci-dessus  
**Giuseppe Penone, A occhi chiusi - Les Yeux fermés, 2009**  
Marbre blanc de Carrare, toile, épines d'acacia  
Coll. part.

En bas, à gauche  
**Giuseppe Penone, A occhi chiusi - Les Yeux fermés (détail), 2009**  
Marbre blanc de Carrare, toile, épines d'acacia  
Coll. part.

En bas, à droite  
**Giuseppe Penone, Alberi libro - Arbres-livre, novembre 1988**  
dans l'atelier de San Raffaele

Page de droite  
**Portrait de Giuseppe Penone dans son atelier, Turin, 2014**  
Photo Martino Lombazzi





disparaît, illustrant l'idée que l'identité elle-même est un passage. Cette référence au temps est partout dans le travail de Penone, y compris dans *Sève et pensée* que l'on peut lire comme une méditation sur le temps, dans le temps et avec le temps.

**L'exploration du monde par les sens est une constante de votre travail ; quelle est la place que vous donnez au toucher ?**

**G. P. :** Mon intérêt pour le toucher trouve ses racines dans les débuts de mon travail, au cours des années 1960. Cette époque a été marquée par le désir de beaucoup de créateurs de remettre en cause les conventions de l'expression artistique. Le toucher était pour moi le sens qui pouvait adhérer le plus fortement à la réalité, annuler les conventions. C'est sans doute la raison pour laquelle les artistes de cette génération ont utilisé la sculpture ou d'autres modes d'expression dans l'espace, davantage que la peinture, qui est par définition une convention : la composition du tableau, par exemple, détermine déjà l'histoire qu'il raconte. Cette volonté de coller à la réalité a guidé mon travail depuis *Il poursuivra sa croissance sauf en ce point* (1968) : ce moulage en bronze de ma main, pris dans le tronc d'un arbre, met mon corps sur le même plan qu'un élément végétal. C'est la poussée de l'arbre qui a créé l'empreinte de ma main à l'intérieur de sa matière.

**J.-C. B. :** Ce point de vue sur le toucher incite à repenser l'importance de la surface. Pour le sens commun, la surface est considérée comme ce qui masque la profondeur. Or pour Giuseppe Penone, la surface constitue, bien au contraire, le mode d'apparition de la profondeur. Ainsi la peau est avant tout une interface entre le dedans et le dehors. Grâce au toucher, notre sens le plus matériel,

longtemps méprisé comme un peu vulgaire, nous avons un contact direct avec le monde. Par ailleurs, le sens de l'odorat est également convoqué, via l'odeur du laurier par exemple. Je me souviens de cette phrase de *Respirer l'ombre* (1999), recueil de pensées de l'artiste sur une longue période : « *L'idéal serait de faire une sculpture qui serait comme l'odeur du pain.* »

**Cette célébration de la matière se traduit chez vous par une fascination pour le bois, l'argile, le bronze...**

**G. P. :** Il y a un esprit de la matière. Le bois est une matière formée par un être vivant qui mémorise dans sa structure la forme de sa vie. Symboliquement, c'est comme si un sculpteur produisait une œuvre qui contiendrait sa propre nécessité à chaque moment de sa vie. Quant à l'argile, elle est d'une incroyable séduction lorsqu'elle est mouillée. Cette sensualité extraordinaire qui rappelle la chair est également présente dans le bronze. Quand il est poli, il a un aspect lumineux qui donne une impression de vie : il dégage une lumière, une énergie. J'ai utilisé le bronze pour sa capacité à imiter la végétation. La patine qui se forme à cause de l'oxydation s'intègre dans la végétation qui l'entoure – et dans nos climats pluvieux, la réaction se poursuit au cours du temps.

**J.-C. B. :** Dans ses réflexions sur les matières, Penone inclut aussi le minéral, que ce soit la pierre ramassée dans un torrent ou le marbre. Alors que le minéral est en général perçu comme totalement mort, inerte, il le considère comme le moment d'un devenir. C'est ce que nous dit l'expression « les veines du marbre » : le marbre, lui aussi, est une matière vivante.

**G. P. :** Nous voyons la réalité qui nous entoure à travers la forme de notre corps

et ses composantes, le sang, les veines. À propos de la vitalité de la matière, la science nous dit de plus en plus que le cosmos est vivant, que les pierres sont vivantes, même si c'est une vie différente de la nôtre et donc difficile à concevoir.

**J.-C. B. :** À cet égard, la sculpture intitulée *Être fleuve* (1981) est pour moi une œuvre-clé. Il s'agit d'une pierre trouvée dans un fleuve, présentée avec son double sculpté à l'identique. Giuseppe Penone a ainsi produit de ses mains une pierre en tous points semblable à celle que l'eau du fleuve a longuement roulée et pétrie. Ce qui compte ici, ce n'est pas la ressemblance mimétique – qui pourtant est parfaite –, c'est l'identification au travail du fleuve, autrement dit au devenir, au temps.

**G. P. :** Ce que je voulais faire dans cette œuvre, c'était restituer l'action du fleuve sur la pierre. Avec l'intuition que le travail du sculpteur sur la pierre, c'est un peu comme l'action du fleuve. Pour que la sculpture prenne son sens, il fallait mettre en regard les deux pierres, celle façonnée par le fleuve et celle que j'ai réalisée.

**Pour vous, Giuseppe Penone, le livre est une source d'inspiration, mais aussi un objet à explorer dans ses composantes matérielles. Sans être bibliophile, vous collectionnez des éditions originales de textes essentiellement poétiques : pourquoi ?**

**G. P. :** Le livre, c'est d'abord pour moi un objet physique, proche de notre corps, qui ressemble à une main qui se ferme et qui s'ouvre. Lorsque nous touchons un livre, nous laissons sur lui une empreinte, et des parcelles de sa matière se déposent sur nos mains, puis se disséminent dans l'espace. Ces questions m'inspirent.

Et puis je crois qu'un être humain qui publie son premier livre, souvent dans sa jeunesse, y met une part essentielle de lui-même – ses espoirs, ses émotions, le germe de son œuvre future. Chaque première édition a une histoire particulière. Souvent l'auteur l'a prise dans ses mains, l'a regardée, l'a touchée. Il a eu une relation forte avec cet objet. Ainsi Jorge Luis Borges avait mis des volumes de son premier livre, *Fervor de Buenos Aires* (1923), dans les poches des manteaux des membres d'un club littéraire, puis était parti en voyage avec son père. Quand il est rentré à Buenos Aires, son livre avait commencé à avoir du succès !

**Vous revenez à plusieurs reprises sur la capacité de l'art à étonner et à émerveiller.**

**G. P. :** Oui, c'est l'émerveillement de l'enfant, ou l'étonnement du voyageur fasciné par ce qu'il découvre à son arrivée

# « Lorsque nous touchons un livre, nous laissons sur lui une empreinte, et des parcelles de sa matière se déposent sur nos mains »

Giuseppe Penone

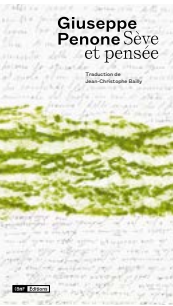
dans une terre inconnue. Chacun peut ressentir ce sentiment face à une œuvre dont il ne comprend pas exactement la raison d'être, ni pourquoi elle a cette forme. La compréhension logique de ce que l'on a sous les yeux échappe et laisse place à un état de surprise, d'émotion, d'incrédulité. Cette dimension est essentielle. Toutes les œuvres qui ont survécu dans le temps possèdent cette capacité à faire naître l'émotion.

**J.-C. B. :** Je pense à une phrase de Novalis qui pourrait être mise en exergue du travail de Giuseppe Penone : « *J'appelle nature la communauté merveilleuse où nous introduit notre corps.* » Aujourd'hui, des penseurs, des scientifiques ou même des philosophes essaient de rétablir ces liens avec la nature qui ont été défaits. Giuseppe Penone montre ces liens au travail, il va au contact de cette communauté-là, et ce faisant il crée des œuvres qui émerveillent.

**Propos recueillis par Sylvie Lisiecki**

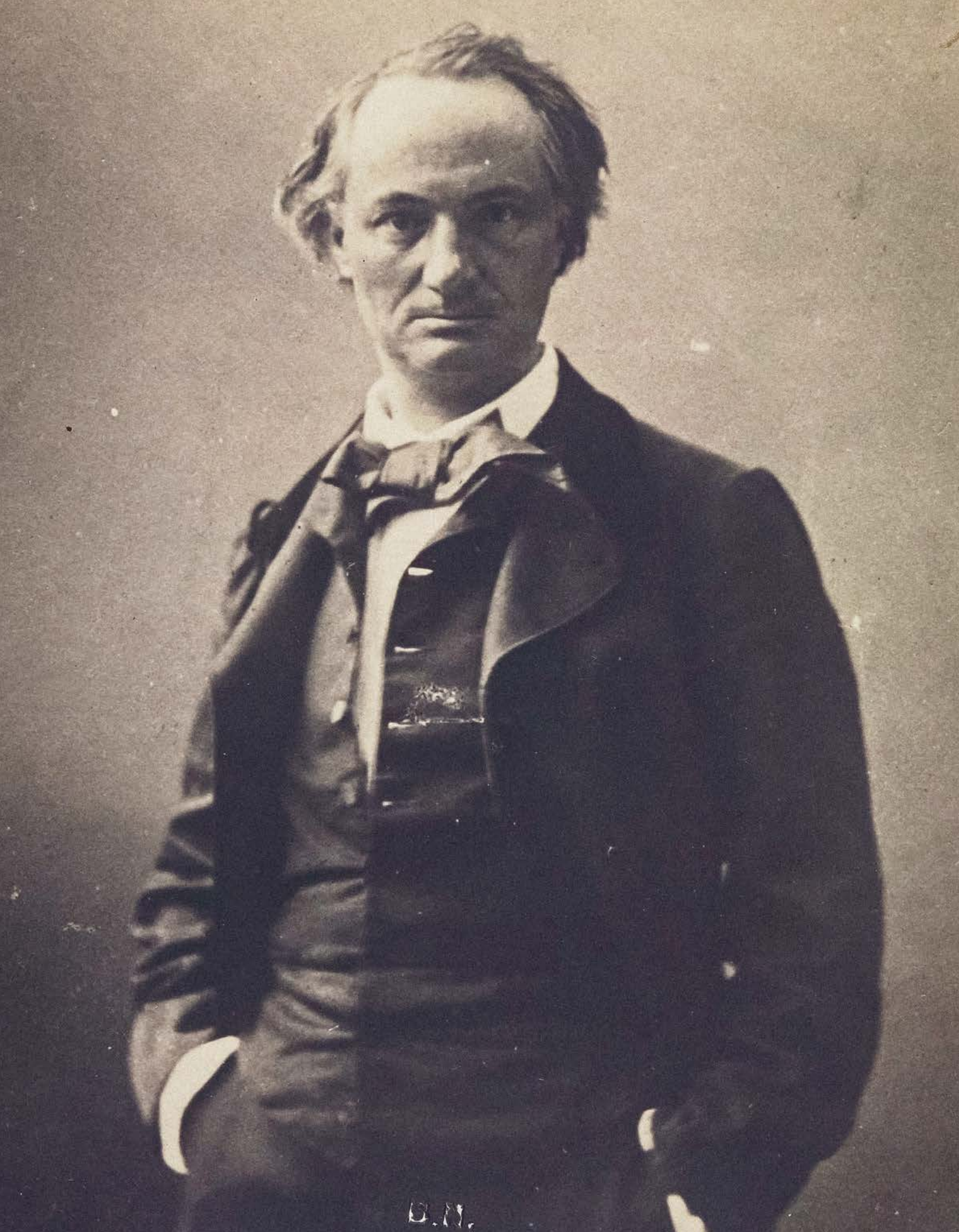


Giuseppe Penone, *Gli alberi dei travi - Les Arbres des poutres*, 1979  
Crayon sur papier  
Coll. part.



**Essai poétique**  
*Sève et pensée*  
de Giuseppe Penone  
(texte original en italien), traduction de Jean-Christophe Bailly  
BnF Éditions  
64 pages  
15 €





expo-  
sitions

***Baudelaire, la modernité mélancolique* | Du 3 novembre 2021 au 13 février 2022**

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Jean-Marc Chatelain, Réserve des livres rares, BnF. Co-commissariat : Sylvie Aubenas, département des Estampes et de la photographie, BnF,

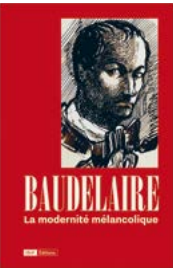
Julien Dimerman, département Littérature et art, BnF, Andrea Schellino, université Rome-III et Paris, ITEM

En partenariat avec Le Figaro littéraire et Lire Magazine littéraire

# Baudelaire, la modernité mélancolique

**La BnF célèbre le bicentenaire de la naissance de Charles Baudelaire par une exposition consacrée à son œuvre. Près de 200 pièces, parmi lesquelles l'exemplaire des épreuves des *Fleurs du mal* corrigées de la main de Baudelaire ou le manuscrit autographe de *Mon cœur mis à nu*, invitent à pénétrer au cœur de l'univers et de la création poétique de l'auteur.**

Portrait de Charles Baudelaire en redingote par Félix Nadar, 1862  
BnF, Estampes et photographie



Catalogue  
*Baudelaire, la modernité mélancolique*  
BnF Éditions  
224 pages  
29 €

Le 9 avril 1821 naissait Charles Baudelaire, que Rimbaud saluera un demi-siècle plus tard comme « le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu* », parce qu'il a su avant tout autre « inspecter l'invisible et entendre l'inouï ». Aussi l'exposition que la BnF organise à l'occasion du bicentenaire de sa naissance propose-t-elle moins de suivre pas à pas les étapes d'une vie, au risque de l'enfermer dans la seule part du « visible », que de se replacer à l'écoute de la parole du poète des *Fleurs du Mal* et du *Spleen de Paris* : explorer l'univers de son imagination en présentant les figures tutélaires qui le protègent, les thèmes qui l'organisent, les images qui le hantent, et découvrir, au cœur de sa création poétique, le rôle capital que joue l'expérience de « la mélancolie, toujours inséparable du sentiment du beau », comme il l'écrivait lui-même. Inséparable aussi de ce qu'il appelait, d'un mot lourd de possibles contresens, « modernité » : non la promesse séculière d'un avenir radieux à l'horizon de l'Histoire — nulle plus sainte colère que celle de Baudelaire, « étranger au monde et à ses cultes », contre l'idolâtrie du Progrès —, mais la relation vive que l'artiste, sommé « de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire » (*Le Peintre de la vie moderne*), entretient avec le temps présent, en ce qu'il a d'irréductible à la raison monotone de l'Histoire.

## Mélancolie du non-lieu

C'est donc, comme le souligne son sous-titre, cette mystérieuse solidarité de la beauté moderne et de la

mélancolie qui forme le propos de cette exposition et qu'un prologue met en scène en soulignant l'affinité particulière que le poète a entretenue dès sa jeunesse avec le personnage d'Hamlet. Prince dépossédé, écartelé entre la grandeur de l'idéal et la conscience du néant, le héros de Shakespeare a constitué, selon le mot de Jean Starobinski, l'un des principaux « répondants

allégoriques » de Baudelaire : le poète est semblable au prince de Danemark.

Comme Hamlet maudissant son destin et déclarant que « le temps est disloqué », « sorti de ses gonds » (*out of joint*), Baudelaire écrivait à Auguste Vitu, en 1855 : « Ma vie errante m'a disloqué. » Il faut entendre cette dislocation dans toute la force de sa signification primitive, comme perte de toute possible résidence, deuil de l'unité du lieu où habiter. Telle est l'expérience primordiale du spleen et de la mélancolie chez Baudelaire, malade de « la grande Maladie de l'horreur du Domicile » (*Mon cœur mis à nu*). Lieu perdu, séjour impossible à fixer, pays d'un retour indéfiniment différé, dans une fugue perpétuelle où le désir s'entretient de sa déception même : ce sont les différentes inflexions que prend l'expérience baudelairienne du non-lieu et les figures qui l'incarnent que présente la première partie de l'exposition, à travers l'image obsédante de l'exil et de la chute de l'être « parti de l'azur et tombé / Dans un Styx bourbeux » (*L'Irrémédiable*), le thème récurrent de l'errance des « coureurs sans répit » (*Le Voyage*) — celle des bohémiens, des saltimbanques, des chiffonniers — et, enfin, la valorisation d'un état de partance qui n'ordonne pas le voyage à une destination mais le reconduit à sa pure « invitation », à l'élan natif et la force expansive du départ. Animés d'un même « goût de l'infini » (*Le Poème du haschich*), l'homme des « paradis artificiels » et la « femme damnée », la lesbienne aux « soifs inassouvies » (*Femmes damnées*), en sont deux incarnations privilégiées.



# « la mélancolie, toujours inséparable du sentiment du beau »

### L'image fantôme

Dans l'un des fragments le plus souvent cités de *Mon cœur mis à nu*, Baudelaire déclarait : « Glorifier le Culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion). » Mais on a tort d'isoler cette formule de celle qui la suit immédiatement : « Glorifier le vagabondage et ce qu'on peut appeler le Bohémianisme. » Ce parallélisme éclaire en effet l'ambigüité constitutive du culte baudelairien de l'image, prise à son tour dans la mélancolie du non-lieu. Loin d'avoir quelque vertu réparatrice, elle redit encore, chez Baudelaire, l'exil du monde et le défaut de l'être. À rebours d'une conception classique qui fait d'elle ce qui donne présence aux choses absentes, ce qui en tient lieu, l'image est ce qui avive le sentiment de l'absence des choses : fugitive, spectrale, fantomatique, elle est l'apparence de la disparition — « Un éclair... puis la nuit ! » (*À une passante*). C'est ce que met en lumière la deuxième partie de l'exposition. De l'exotisme baudelairien, rêverie de « tout un monde lointain, absent, presque défunt » (*La Chevelure*), qui a l'évanescence du parfum plutôt que la consistance d'une étendue, son parcours conduit à l'image de la ville, où « l'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient » (*Le Crépuscule du matin*), et s'achève par celle de la Mort et « l'ivresse des choses funèbres » (*L'Examen de minuit*), où, mis en abyme, le régime spectral de l'image se réfléchit dans sa propre représentation.

### La déchirure du moi

La troisième partie de l'exposition invite enfin à pénétrer au cœur de la mélancolie

baudelairienne, dont le sentiment d'exil et la nostalgie du « paradis parfumé » (*Mæsta et errabunda*) ne sont encore que l'expression. Dans son principe essentiel, la mélancolie de Baudelaire tient à une déchirure du moi, à ce qu'il désigne en 1862, dans une lettre à sa mère, comme « les extraordinaires luttes de moi-même contre moi-même » : une étrangeté à soi sur laquelle se fonde l'étrangeté au monde et qui est celle des « êtres déchus, mais souffrant encore de leur noblesse » (*Fusées*). Le goût de la caricature et l'ironie, « ce rire amer / De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes » (*Obsession*), en sont la traduction. Mais c'est aussi dans cette fêlure de l'être torturé par le souvenir d'une plénitude à jamais perdue, dans le déchirement intérieur d'« une nature exilée dans l'imparfait », que se découvre l'idée de la beauté. Venant se confondre avec « l'amour exclusif du Beau » en tant qu'il est « la condition génératrice des œuvres d'art », la mélancolie dicte à Baudelaire ses plus grandes admirations littéraires et esthétiques, de Chateaubriand à Delacroix, de Théophile Gautier à Edgar Poe, étroite élite d'âmes d'élection qui forment, par la puissance évocatoire de leur imagination, « la grande école de la mélancolie ». C'est elle aussi qui donne sens à la figure aristocratique du dandy tel que le comprend Baudelaire, c'est-à-dire comme un véritable artiste de sa propre personne : « Le dandysme est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur, et plein de mélancolie » (*Le Peintre de la vie moderne*).



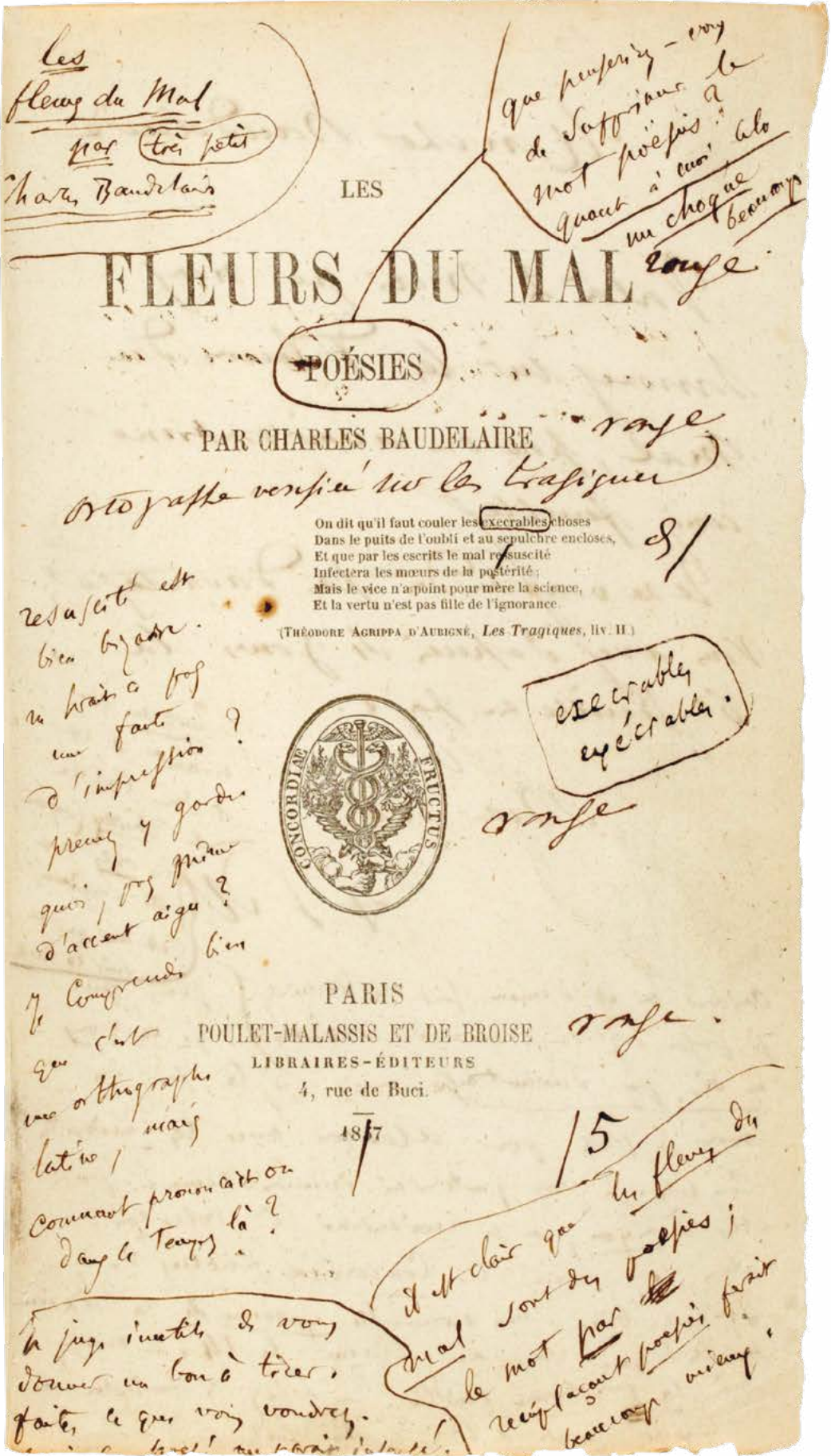
Ci-contre : *Hamlet et Horatio devant les fossoyeurs* Lithographie d'Eugène Delacroix, 1843 BnF, Estampes et photographie

Page de droite : *Les Fleurs du Mal* Épreuves d'imprimerie de l'édition originale corrigées par Baudelaire Poulet-Malassis et de Broise, éditeurs, 1857 BnF, Réserve des livres rares

### Autoportrait et mélancolie

Dans le prolongement de cette partie finale, un épilogue vient conclure le parcours de l'exposition en s'attachant à la pratique qu'eut Baudelaire de l'autoportrait, par le dessin mais aussi par sa participation active, dans la logique de son dandysme, à la construction des admirables portraits photographiques qu'il a laissés de lui. En écho au prologue où il s'observait dans le miroir d'Hamlet, Baudelaire s'observe ici au miroir de lui-même : « Tête-à-tête sombre et limpide / Qu'un cœur devenu son miroir ! » (*L'Irrémédiable*). De fait, l'exercice de l'autoportrait est sans doute l'exercice mélancolique par excellence : le moi s'y dédouble entre sujet et objet et éprouve, dans le mouvement même par lequel il cherche à se saisir, la distance insurmontable de l'un à l'autre, leur impossible coïncidence dans une identité stable, fatalement compromise par cette tension mélancolique essentielle qu'est celle « de la vaporisation et de la centralisation du Moi » (*Mon cœur mis à nu*). ◯

Jean-Marc Chatelain



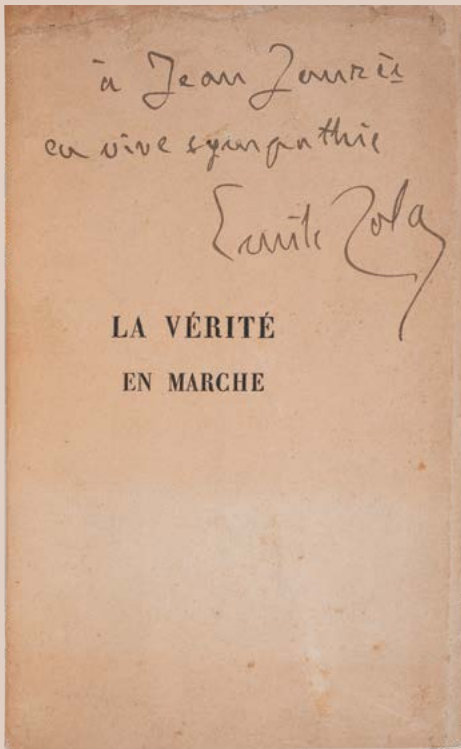




1



2



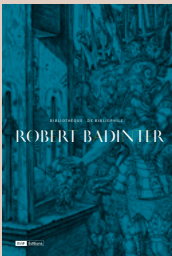
3

1 | Pierre Letuaire,  
Les Bagnes, dessin  
plume, encre et lavis,  
vers 1840-1870  
Coll. Robert Badinter

2 | Déclaration des  
droits de l'homme et  
du citoyen décrétée  
par l'Assemblée  
nationale rédigés pour  
l'instruction de la  
jeunesse dédié à Mrs  
Baillly et La Fayette  
Paris, Basset, 1790  
Coll. Robert Badinter

3 | Émile Zola,  
La Vérité en marche  
Paris, E. Fasquelle,  
1901, avec un envoi  
manuscrit de l'auteur  
Coll. Robert Badinter

Page de droite  
Portrait de Robert  
Badinter en 2005  
Photo Hélène Bamberger



Catalogue  
Robert Badinter  
BnF Éditions,  
coll. Bibliothèques de  
bibliophiles  
96 pages  
30 €

## expo- sitions

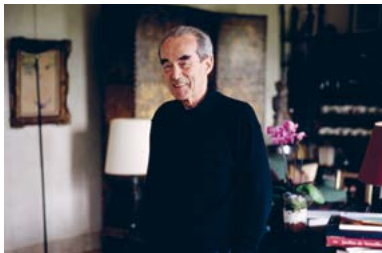
Une passion pour la justice. Dans la bibliothèque de Robert Badinter | Du 14 septembre au 12 décembre 2021

BnF | Bibliothèque de l'Arsenal

Commissariat : Olivier Bosc, directeur de la bibliothèque de l'Arsenal

# Robert Badinter

## bibliophile malgré lui



À l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de la peine de mort, la BnF consacre une exposition à la bibliothèque de celui qui en fut le principal artisan, Robert Badinter. Les ouvrages et documents d'archives réunis pour l'occasion, éclairés par des livres issus des collections patrimoniales de la bibliothèque de l'Arsenal, offrent un point de vue inédit sur l'histoire de la justice en France.

La bibliothèque de Robert Badinter est aujourd'hui en France l'un des ensembles les plus signifiants autour de l'histoire du crime et des peines. Dans le cadre de l'exposition à la bibliothèque de l'Arsenal, une soixantaine de pièces tirées de cette collection, qui brille par sa diversité, ses choix éclairés et percutants, sont pour la première fois présentées au public. Le parcours invite les visiteurs à se pencher sur des sujets clés – la peine de mort, l'enfermement, le destin des hommes et des femmes en position de justiciables –, considérés dans une temporalité large, de l'Ancien Régime à aujourd'hui.

### Une bibliothèque qui mêle passé et présent

Cette bibliothèque, où l'on ne trouve pas que des livres, se caractérise notamment par le mélange entre l'histoire lointaine, collectée au fil d'une vie, et l'histoire proche, celle du quotidien de Robert Badinter, avocat, écrivain ou ministre. Le plus bel exemple en est son fameux discours du 17 septembre 1981, écrit chez le romancier Paul Guimard à l'été 1981 et lu à l'Assemblée nationale – dont le manuscrit autographe est présenté dans l'exposition. L'image de Robert Badinter à la tribune, imprimée dans notre inconscient

collectif, témoigne du combat pour l'abolition de la peine de mort et de son aboutissement législatif en 1981.

### La passion pour la justice

Mais le parcours de vie de Robert Badinter ne se résume pas à ces quelques minutes. Sa bibliothèque montre la diversité de ses intérêts, remontant à l'époque où les plaidoiries le conduisaient un peu partout en France et où le passage par la librairie du Palais était pour lui un rituel. Car c'est là que l'œil de Robert Badinter a su choisir des pièces signifiantes, à l'image des lettres de cachet, des belles éditions de Montesquieu ou d'une Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 calligraphiée. On y trouve également des raretés, comme ce mandat d'arrestation signé de Robespierre (besogne à laquelle on sait qu'il veillait à se soustraire systématiquement), ou des trésors comme ces épreuves corrigées de la main d'Alexis de Tocqueville, ces autographes de Victor Hugo datant du combat abolitionniste, ou ce livre d'Émile Zola avec un envoi à Jaurès au temps de l'Affaire Dreyfus. La passion pour la justice, pour reprendre le sous-titre du

catalogue, s'entend ici au sens large, embrassant l'invention des droits de l'homme, la pensée libérale et les grands moments de libération : révolutions, émancipations, abolitions. Autre trait significatif des pièces rassemblées dans sa bibliothèque, un goût artistique très sûr qui se traduit par la présence d'œuvres d'Aldegrevier, Steinlein, Toulouse-Lautrec ou Tim.

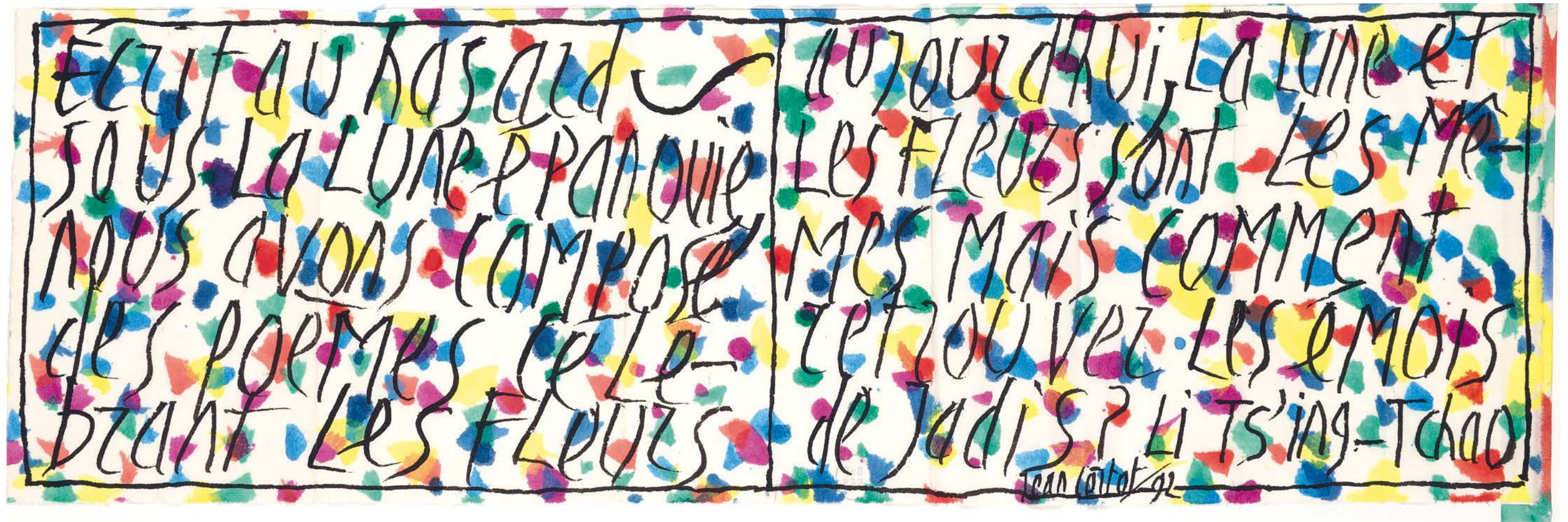
La bibliothèque de l'Arsenal abrite ce monument que sont les archives de la Bastille, source clé pour étudier la justice d'Ancien Régime. Avec d'autres pièces rares et remarquables, à l'image d'un projet de réforme pénale émanant du lieutenant du roi à la Bastille ou encore une édition sur vélin du fameux livre de Beccaria, *Des délits et des peines*, elles sont au cœur du propos de l'exposition qui s'attache aussi à des parcours individuels (embastillés, femme infanticide, bagnards). Ainsi les collections patrimoniales de ce temple du livre éclairent-elles la démarche d'un collectionneur qui, bien qu'il récuse le terme de bibliophile, s'est montré pionnier dans la constitution d'une collection sans pareille consacrée à l'histoire du crime et des peines.  **Olivier Bosc**



*Jean Cortot, le peintre des mots*

Du 21 septembre au 7 novembre 2021 BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Bruno Ligore et Marie Minssieux-Chamonard, Réserve des livres rares, BnF



# Jean Cortot

## la lettre et le pinceau

Une exposition en galerie des Donateurs rend hommage au peintre-poète dont 120 livres d'artiste, donnés par son épouse, ont rejoint les collections de la BnF.

Peintre et illustrateur français, Jean Cortot (1925-2018) a créé, sur près d'un demi-siècle, une symbiose remarquable entre écriture et peinture. Fils du célèbre pianiste Alfred Cortot, il côtoie chez ses parents de nombreux artistes, musiciens, écrivains tels Paul Valéry, Henri Matisse, Stefan Zweig ou Colette. Il entre à dix-sept ans à l'Académie de la Grande Chaumière, dirigée par Othon Friesz, et devient l'un des jeunes espoirs de la peinture figurative de l'après-guerre. Fasciné par les systèmes d'écriture dans le monde, il se tourne rapidement vers l'exploration des signes scripturaux dans la peinture.

Il peint des signes inventés, puis des lettres, des mots et des fragments de textes littéraires, avec une invention graphique exceptionnelle. Son goût pour la poésie l'amène à illustrer plus d'une centaine d'ouvrages à tirage souvent confidentiel, avec des textes de René Char, Jean Tardieu ou Michel Butor. Ses livres d'artiste, la plupart manuscrits et ornés de peintures originales, jouent avec la multiplicité des formes du livre.

Organisée autour de la donation, l'exposition montre l'écriture à l'œuvre d'un peintre-poète qui ne cesse de penser les relations de l'écriture et de la peinture. Reconstituant l'atelier du peintre, elle évoque les cercles d'amitié littéraires et artistiques de l'artiste sur près d'un demi-siècle, à travers une sélection de livres, photographies et tableaux créés en hommage aux poètes qui l'ont inspiré. 

**Bruno Ligore et Marie Minssieux-Chamonard**

*Fait au hasard de Li Ts'ing Tchao (1084-1155?), écrit et peint par Jean Cortot, 1992*

BnF, Réserve des livres rares



*May Angeli, les couleurs de l'enfance* | Du 26 novembre 2021 au 9 janvier 2022  
BnF | François-Mitterrand  
Commissariat : Clarisse Gadala, Centre national de la littérature pour la jeunesse, département Littérature et art, BnF

# Lumineuse May Angeli

Artiste, illustratrice et autrice d'albums pour la jeunesse, May Angeli mène depuis plus de soixante ans une carrière d'une foisonnante vitalité. En juillet 2019, elle a fait don à la BnF de plus de 900 planches, dessins et matrices originaux représentatifs de son travail : une sélection est présentée en galerie des Donateurs, avec une série de planches accrochées à hauteur d'enfant.

## Une artiste engagée 1

De ses débuts en 1961 à ses publications les plus récentes, May Angeli a travaillé avec une grande variété d'auteurs et d'éditeurs. À leurs côtés, elle a toujours choisi d'illustrer ou de concevoir des ouvrages prônant les valeurs de tolérance et d'ouverture à l'autre, avant de s'engager fermement en faveur des droits de l'homme et de la liberté d'expression.

## Un pont entre deux rives 2

Le lien indéfectible qui attache May Angeli à la Tunisie, pays aimé aussitôt que découvert dans les années 1970, est omniprésent dans son œuvre. À l'éblouissement de la lumière et des couleurs répondent la chaleur de l'accueil qu'elle reçoit et la solidité des

liens qu'elle noue. Sa plongée dans l'histoire et la vie quotidienne de ce pays de cœur irrigue la plupart des œuvres qu'elle illustre ou crée. C'est aussi là qu'elle découvre la technique de la gravure sur bois.

## Illustrer les classiques 3

May Angeli se forme à la xylogravure au tout début des années 1980, entre Paris et Urbino. La virtuosité qu'elle acquiert dans le rendu des attitudes et la maîtrise des couleurs séduit Régine Lilensten, fondatrice des Éditions du Sorbier. Celle-ci lui confie l'illustration des *Histoires comme ça* de Rudyard Kipling, dont les albums paraissent entre 1992 et 1996. Ce travail remarquable, par la quantité de planches produites et par la beauté des gravures, obtient

un succès immédiat. À compter de ce tournant, May Angeli illustre régulièrement des classiques de la littérature pour la jeunesse qu'elle renouvelle de son coup de gouge précis et puissant.

## La trame de la création 4

Entre deux classiques, May Angeli laisse libre cours à son inspiration pour créer de magnifiques albums dans lesquels les couleurs viennent souligner ou nuancer toute la force des traits creusés dans le bois, au service d'un texte sobre et limpide. À l'origine de ce foisonnement créatif, il y a ses carnets de croquis, qui fonctionnent comme un vivier dont les images prennent vie à l'occasion d'une rencontre, d'une idée de passage ou d'un vécu qui prend, en s'incarnant dans le papier, une toute autre dimension. Cette improbable rencontre entre des réalités et des temporalités diverses s'épanouit ainsi en un festival de couleurs, de précision et de poésie. ©

Clarisse Gadala



1 | May Angeli, planche originale pour *Drôle d'oiseau* Éditions Syros-Alternatives, 1992 Collection de l'artiste

2 | May Angeli, planche originale pour *La Nuit des dauphins* Éditions Seuil Jeunesse, 2010 BnF, Littérature et art, CNLJ

3 | May Angeli, planche originale pour *La Première lettre de Rudyard Kipling* Éditions du Sorbier, 1995 BnF, Littérature et art, CNLJ

4 | May Angeli, planche originale pour *Des oiseaux*, texte de Buffon Éditions Thierry Magnier, 2012 BnF, Littérature et art, CNLJ





expo-  
sitions

La photographie à tout prix. Une année de prix photographiques à la BnF  
Du 23 novembre 2021 au 20 février 2022  
BnF | François-Mitterrand  
Commissariat : Héloïse Conésa, département Estampes et photographie, BnF

Un nouveau  
rendez-vous  
avec la  
photographie



Dans l’allée Julien Cain du site François-Mitterrand, la BnF présente les œuvres des lauréats des prix photographiques qu’elle soutient.

La BnF est partenaire depuis 1955 de deux prix initiés par l’association Gens d’images, le prix Niépce, qui distingue un photographe travaillant en France de 50 ans ou moins, et le prix Nadar, qui récompense chaque année un livre photographique français remarquable. Elle s’est également associée depuis 2009 à la Bourse du talent dont les lauréats français ou internationaux des sections reportage, portraits et paysages de l’année sont exposés et depuis 2020 au nouveau Prix du tirage photographique Florence et Damien Bachelot, porté par le Collège international de photographie du Grand Paris, qui célèbre l’art du tirage en mettant en valeur aussi bien le savoir-faire du photographe que la complicité du duo qu’il forme avec son tireur.

À partir de cet automne, la BnF expose une sélection des tirages de lauréats de ces quatre prix – l’occasion d’une promenade dans l’effervescence de la création photographique contemporaine. ©

À droite  
Franz Ludwig Catel,  
*Paola, scorcio della città*, crayon, plume, sépia et lavis d’encre, 1812  
BnF, Estampes et photographie

À gauche  
Photo Emmanuel Nguyen Ngoc



Catalogue  
*À travers la Calabre napoléonienne*  
Journal de voyage d’Aubin-Louis Millin  
Dessins de Franz Ludwig Catel  
Textes de Corinne Le Bitouzé et Gennaro Toscano  
Coédition Le Passage / BnF Éditions, 2 volumes sous coffret, 45 €

Hors les murs  
*Franz Ludwig Catel, un peintre romantique dans la Calabre napoléonienne. Dessins de la Bibliothèque nationale de France*  
Du 18 septembre au 20 décembre 2021  
Maison Chateaubriand, domaine départemental de la Vallée-aux-Loups  
Commissariat : Bernard Degout, Maison Chateaubriand, Corinne Le Bitouzé et Gennaro Toscano, BnF



En 1811, l’archéologue Aubin-Louis Millin (1759-1818), conservateur du cabinet des Médailles de la Bibliothèque impériale, part pour l’Italie. Poussant bien au-delà de Naples, il choisit d’explorer la Calabre où seule une poignée de visiteurs a jusqu’à fait quelques incursions. Il est accompagné par le peintre prussien Franz-Ludwig Catel (1778-1856), chargé de dessiner les paysages traversés et de fournir des relevés des monuments visités. Très élaborés ou rapidement tracés, ces dessins sont parfois les uniques témoignages de sites et de monuments disparus. Une quarantaine de ces feuilles, choisies dans les portefeuilles Millin acquis par la Bibliothèque en 1819 et 1822, sont exposées pour la première fois en France à la Maison Chateaubriand. ©

manifes-  
tations

Projections | Cinéma de midi et concert  
Samedi 16 octobre 2021  
BnF | François-Mitterrand  
Voir agenda p. 18

Pierre  
Henry  
père de la musique concrète

Compositeur majeur du xx<sup>e</sup> siècle et novateur radical, Pierre Henry est considéré avec Pierre Schaeffer comme le père de la « musique concrète ». Après sa mort en 2017, sa famille a fait don à la BnF de l’intégralité de son œuvre. Une série d’événements célèbre cet automne l’apport extraordinaire que constitue l’entrée de ce fonds au département Son, vidéo, multimédia de la BnF.

Les relations entre Pierre Henry et la BnF sont anciennes. Dès 2006, souhaitant assurer la conservation et la pérennisation de son œuvre, le compositeur sollicite les compétences de l’institution. L’expertise dans le domaine analogique et numérique nécessaire à ce projet, la connaissance des supports sonores anciens et le souci de préserver la totale intégrité de l’œuvre ont fait de la BnF un interlocuteur privilégié. Deux ans plus tard, une première convention est signée avec Pierre Henry. Elle prévoit la numérisation et la sauvegarde de l’ensemble des 240 œuvres majeures et des 300 œuvres « d’application » associées (pièces destinées à la danse, au théâtre, au cinéma, à la publicité). Parmi celles-ci, la *Symphonie pour un homme seul* (1949), *Utopia* (2007), la *Messe pour le temps présent* (1967) ou encore la *Dixième symphonie* (1979), qui sont autant de jalons au fil d’un parcours foisonnant de recherches, d’invention et de créativité.

**Des milliers d’heures d’enregistrement**  
Après la disparition du compositeur en 2017, l’intégralité de son œuvre rejoint

les collections de la BnF, soit 8 702 boîtes de bandes magnétiques contenant plus de 18 000 bobineaux, 3 950 cassettes audionumériques au format R-DAT (Rotary Digital audio tape), ainsi que près de 400 disques à gravure directe, cassettes audio, ou fichiers numériques. À ces milliers d’heures d’enregistrement s’ajoutent 170 classeurs représentant plus de 34 000 pages. Celles-ci contiennent toute la genèse de ces différentes compositions et sont indispensables à l’interprétation des œuvres.

**Un fonds fragile en cours de numérisation**  
Les documents de l’immense phonothèque du compositeur versée à la BnF sont souvent fragiles et nécessitent l’usage de moyens de lecture en voie d’obsolescence. Il y avait donc urgence, pour conserver ce fonds, à le numériser ou à le transférer afin de pouvoir le mettre à la disposition des chercheurs et des musiciens. Dans le programme de numérisation entamé depuis quelques années, les éléments analogiques

Portrait de Pierre Henry, Paris, Cité de la Musique, mars 2008  
Photo Frédérique Toulet

magnétiques du fonds Pierre Henry sont numérisés en très haute définition au format DSD (Direct Stream Digital).

**Une série d’événements en hommage au compositeur**  
Pour célébrer ce don fait à la Bibliothèque nationale de France, un ensemble de manifestations rend hommage au cours de l’automne à Pierre Henry, tout en dévoilant des aspects moins connus de son œuvre. Le 16 octobre une table ronde, puis une après-midi de diffusion d’« inédits » sur les enceintes du studio SON/RE de Pierre Henry seront suivies dans la soirée d’une carte blanche donnée à des créateurs sonores, performeurs, musiciens inspirés par le compositeur.

Le 19 octobre, à l’occasion de la séance du « Cinéma de midi », trois courts métrages sur des musiques de Pierre Henry seront projetés : *Les Mobiles de Calder*, de Carlos Vilardebo (1966); *Aube*, de Jean-Claude Sée (1950); *Fait à Coaraze*, de Géraud Belkin (1964). ©

**Pascal Cordereix et Luc Verrier**





Projection rencontre autour de l'exposition *Amos Gitai / Yitzhak Rabin*  
*Amos Gitai, la Violence et l'Histoire* de Laurent Roth  
Mardi 28 septembre 2021  
BnF | François Mitterrand  
Voir agenda p. 14

# Amos Gitai devant la caméra

Un studio dans le noir, un grand écran plasma et deux regards : celui d'Amos Gitai et celui de Laurent Roth, en dialogue autour d'extraits de l'œuvre du cinéaste israélien. Le film documentaire *Amos Gitai, la Violence et l'Histoire*, projeté à la BnF à l'occasion de l'exposition *Amos Gitai / Yitzhak Rabin* qui se poursuit allée Julien Cain, revient sur le processus créatif d'une œuvre où fiction et documentaire sont en confrontation constante.

**Chroniques :** Comment est né le projet du film *Amos Gitai, la Violence et l'Histoire* ?

Laurent Roth : Depuis ma première rencontre avec Amos Gitai en 1986, j'ai suivi ses films de très près, d'abord en tant que critique puis en tant que cinéaste moi-même. Son cinéma a été une sorte de révélateur qui m'a autorisé à assumer pleinement mon identité artistique. Si Amos Gitai, depuis le film *Kadosh* (1997), est surtout connu du public comme cinéaste de fiction, c'est aussi un cinéaste du réel. J'ai voulu montrer que c'est à travers la dimension documentaire de ses films que l'on peut comprendre l'originalité de son œuvre.

Durant tout le documentaire, vous êtes côte à côte avec Amos Gitai, vous visionnez et commentez des extraits de ses films : pourquoi avoir fait ce choix ?

Ce dispositif permet de ralentir le temps, de revenir en arrière, de faire des pauses... Le grand écran plasma, la possibilité de s'arrêter sur des extraits, d'y entrer, permet une analyse très fine du travail de Gitai. L'idée était de mettre le spectateur devant notre confrontation, en présence réelle et en quelque sorte à égalité avec nous face au matériau filmique.

Vous présentez dans votre documentaire des matériaux divers, des extraits

de films, des rushes, mais aussi des dessins de Gitai : quel est le sens de cette hybridité ?

J'ai sélectionné des documents en lien au cinéma du réel et à la violence dans l'histoire, comme le fait Amos Gitai qui, pour chaque film, réunit des quantités d'archives, d'enquêtes et de repérages. Ensuite il taille dans cette masse. Pour lui, faire un film qui amène à réfléchir, c'est mettre ensemble des éléments hybrides, créer des rapprochements pour que le spectateur construise lui-même son interprétation. Et par moments, Gitai passe par un autre médium que le cinéma pour exprimer ce qu'il a en lui : dans mon film, pour la première fois, il commente les dessins qu'il a faits juste après avoir échappé à la mort durant la guerre de Kippour.

Comment les films d'Amos Gitai construisent-ils une mémoire à travers la création artistique ?

Le cinéma de Gitai invite continuellement les mêmes thèmes et les mêmes

personnages. Il a bien connu Yitzhak Rabin vivant. Il assiste à son assassinat, qui a été pour lui un bouleversement intime, et par la suite, à la décomposition de la société israélienne. Gitai est resté fidèle à sa mémoire parce que Rabin n'a jamais été remplacé et qu'on attend encore un homme politique de sa trempe qui rassemble le pays sur le chemin du dialogue et de la paix. Gitai est à la fois un grand artiste, un architecte de la mémoire et un militant du combat d'aujourd'hui.

Laurent Roth et Amos Gitai en dialogue dans *Amos Gitai, la Violence et l'Histoire*

Votre film se clôt sur cette phrase de Gitai : « *Dans toutes les choses humaines, il y a des contradictions. La perfection n'existe pas...* »

La culture de la perfection est occidentale. Mais le judaïsme est une culture du manque, de l'inachèvement. Mon parti pris de traiter le cinéma de Gitai comme un cinéma du réel va dans ce sens. Un documentaire ne se termine pas, il n'y a pas le mot « fin », il reste ouvert. ●

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Cycle | *Comment écrire l'histoire aujourd'hui ? Reconstruire le passé entre faits et interprétation*

Mercredis 29 septembre, 13 et 20 octobre, 17 novembre, 1er et 15 décembre

BnF | François-Mitterrand  
Voir agenda p. 9, 14 et 15

## Écrire l'histoire aujourd'hui

De septembre à décembre 2021, un nouveau cycle de conférences invite historiennes et historiens à exposer leurs méthodes et outils de travail afin d'interroger la façon dont ils écrivent l'histoire, entre faits et interprétation.

Le travail des historiens consiste dans un premier temps à compiler des traces du passé – textes, objets ou témoignages. Les faits établis ou les indices concordants sont ensuite articulés. La reconstruction du passé se nourrit ainsi de la capacité des chercheurs à proposer un récit convaincant pour contextualiser un document, un événement, voire pour redonner vie à toute une époque. En quoi la reconstruction du passé peut-elle avoir une prétention « explicative » ? De quel type d'explication s'agit-il ? Histoire croisée, apport des sciences expérimentales, histoire contrefactuelle, histoire environnementale : ce nouveau cycle de conférences, proposé par la BnF en partenariat avec l'université Paris 1, présente une diversité de méthodes et disciplines utilisées aujourd'hui pour écrire l'histoire. Afin de mieux comprendre le travail des chercheurs, chacune des séances interroge la fabrique de l'histoire et invite à réfléchir à la construction du discours historique à une époque où, entre « fausses nouvelles » et rythmes médiatiques effrénés, le « vrai » pose plus que jamais question. La soirée inaugurale du 29 septembre accueille Anne Cheng (Collège de France), Mathilde Larrère (université Gustave Eiffel) et Benjamin Stora pour une discussion animée par Jean Lebrun (France Inter).





# Histoire et mémoire au prisme du web

Le cycle « Nouvelles écritures » revient pour une deuxième saison avec une série d'événements autour de la création numérique innovante.

La première séance du cycle présente *Replay Memories*, une création immersive documentaire produite par Lucid Realities, qui interroge notre rapport à l'histoire dans une société connectée. Quel impact les algorithmes des outils de recherche sur le web ont-ils sur notre mémoire collective et notre appréhension de l'histoire immédiate ? L'expérience en réalité virtuelle proposée par *Replay Memories* invite à explorer les représentations du passé récent à travers l'exemple des attentats du 11 septembre 2001, gravés dans la mémoire de chacun et dans celle du web.

L'œuvre sera présentée du 14 au 26 septembre à l'entrée de la salle A, sur le site François Mitterrand, à l'occasion des vingt ans du 11 septembre, dans

une installation innovante dédiée, qui donnera également à entendre les témoignages de personnes présentes à New York à l'époque du drame. Cette présentation sera accompagnée d'un débat le 17 septembre entre historiens, sociologues et auteurs sur les évolutions de la représentation de l'histoire qu'engendre le web.

Le cycle se poursuit jusqu'au printemps 2022, avec des événements mettant en lumière diverses formes d'innovations audiovisuelles : mashup vidéo, documentaire immersif, littérature numérique – autant de formes de création qui constituent des axes de collecte et de préservation prioritaires pour les collections audiovisuelles de la Bibliothèque. 

Nicolas Lopez



Depuis 25 ans, les lectures publiques jubilatoires de l'Ouvroir de littérature potentielle (Oulipo) font salle comble. Hébergées depuis 2005 à la BnF, elles changent cette année de jour et passent du jeudi au mardi, mais gardent tout de leur énergie et de leur inventivité.

C'est l'oulipien Hervé Le Tellier qui lance en 1996 l'idée de lectures mensuelles, d'abord à la Halle Saint-Pierre, puis à Jussieu, les derniers jeudis des mois universitaires. Depuis 2005, ces rencontres ont lieu à la BnF et peuvent être désormais revues en ligne ou réécoutées en podcast. Chaque saison, un thème (le corps humain, le système solaire ou les âges de la vie) est décliné de façon ludique d'octobre à juin : les oulipiens ont toute latitude de s'emparer d'une façon déconcertante, voire d'être hors-sujet, pour écrire un nouveau texte ou réécrire un texte ancien, faire entendre un travail en cours ou revivre les textes fondateurs.

Les principaux participants actuels mêlent piliers du groupe (Marcel Bénabou, Paul Fournel, Jacques Jouet, Hervé Le Tellier) et membres plus récents (le poète Frédéric Forte, l'illustrateur et auteur de bandes dessinées Étienne Lécroart) ou aux accents charmants (l'anglais Ian Monk, le catalan Pablo Martín Sánchez, l'argentin Eduardo Berti, l'américain Daniel Levin Becker). Encore trop peu de femmes : Michèle Audin importe mathématiques et histoire de la Commune, Valérie Beaudouin des poèmes vidéos et Clémentine Mélois de savoureux

détournements d'images. Les « carambolages » entre tableaux célèbres du peintre oupeinpien Philippe Mouchès sont commentés par Olivier Salon. La galaxie toujours plus vaste de l'Ouxpo s'invite parfois pour des concerts avec l'Oumupo, des représentations théâtrales de l'Outrapo ou des défis dessinés en compagnie de l'équipe de la revue *Mon Lapin quotidien*.

Le public, constitué à la fois de fidèles et de nouveaux venus, étudiants ou curieux, est très réactif ; rires et applaudissements fusent. Il règne dans ces rencontres une grande complicité littéraire et culturelle, autour des mots, des formes et des textes. Avec une prime pour les plus fidèles qui reconnaissent les éléments récurrents – citations, contraintes ou chemises colorées d'Olivier Salon ! – et se réjouissent d'un nouveau « C'est un métier d'homme » ou de participer aux « chicagos », des devinettes homophoniques. Les lectures ne sont pas toujours drôles ni légères, des sujets sombres et intimes y résonnent aussi. Mais c'est toujours pour rappeler que l'on peut rire des choses les plus graves, et, surtout, les dépasser par la jubilation créative de l'écriture. 

Christine Genin

# Puisque c'est ainsi, nous reviendrons mardi !

Quatre membres de  
l'Oulipo : Olivier Salon,  
Étienne Lécroart,  
Daniel Levin Becker et  
Michèle Audin  
Photo David Paul Carr

## Les fonds de l'Oulipo et des oulipiens à la BnF

En 2005, le fonds de l'Oulipo, jusqu'alors hébergé chez Marcel Bénabou, est mis en dépôt à la bibliothèque de l'Arsenal. Il est constitué d'une collection importante de livres, de périodiques et de boîtes d'archives manuscrites et dactylographiées, amassées par les secrétaires successifs depuis le début de la vie du groupe. Les documents manuscrits de 346 dossiers mensuels des réunions oulipiennes, de 1960 à 2010, ont été numérisés et sont en partie consultables dans Gallica. Ce fonds a rejoint ceux d'oulipiens qui étaient déjà présents à la BnF, comme Georges Perec, Jacques Jouet, Noël Arnaud ou encore Jacques Bens. Les liens entre l'Arsenal et l'Oulipo ont, depuis, continué à se renforcer avec l'arrivée en 2009 du fonds de François Caradec et en 2014 de celui de Paul Fournel, qui en fut le président de 2003 à 2019.



Journée d'étude | *Écrire sa vie, raconter la société*

Samedi 2 octobre 2021

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 20 et 21

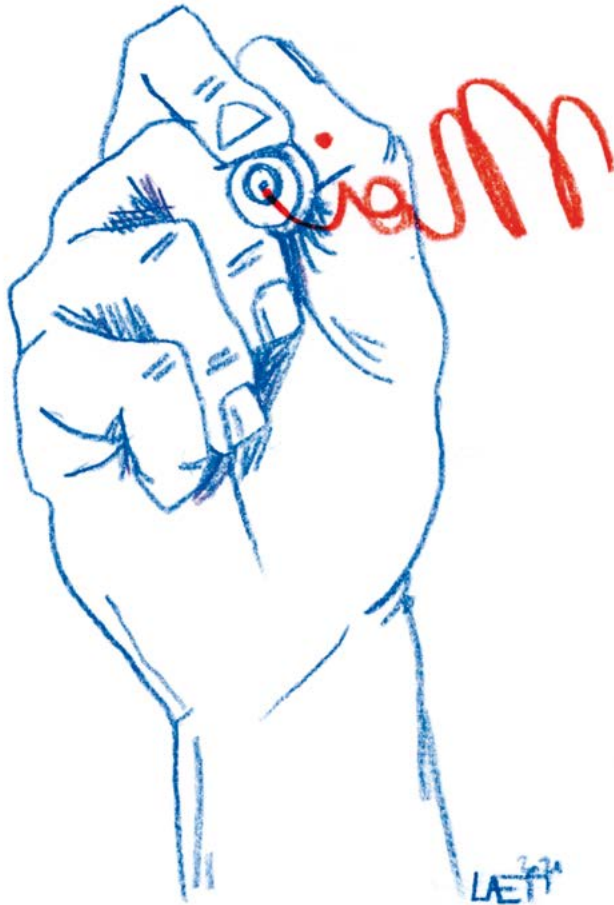


Illustration  
Laëtitia Giocanti

Une journée d'étude convie écrivains, artistes et chercheurs à évoquer les pratiques de l'écriture de soi, à la frontière de la littérature et de la sociologie. L'occasion d'entendre notamment l'écrivaine Annie Ernaux ou le sociologue Didier Eribon.

On soupçonne volontiers l'autobiographe d'être insincère, vaniteux, tourné vers ses seuls états d'âme et persuadé d'être unique. Il existe pourtant une tendance de l'autobiographie qui prend l'exercice à rebrousse-poil : pour certains écrivains-sociologues, parler de soi c'est d'abord parler d'une classe ou d'un milieu, raconter la confrontation avec le monde et ses institutions – que les sciences sociales nous ont appris à déchiffrer. Dans ces écrits, l'épreuve intime d'un cheminement personnel vaut avant tout pour ce qu'il révèle d'un parcours collectif. L'enjeu n'est plus de mettre en scène les failles propres à un individu, la différence singulière et géniale, mais de témoigner de son inscription dans le champ social et d'analyser depuis sa place les règles

du jeu de la vie ordinaire.

La BnF a souhaité mettre à l'honneur cette tradition fragile mais vivace, dont la situation est difficilement assignable dans le champ littéraire et que l'on peine à nommer – auto-analyse, auto-sociobiographie, autoportrait d'un milieu ou d'un genre. Celles et ceux qui s'y prêtent y font l'épreuve des limites de leurs territoires respectifs, à l'instar de l'écrivaine Annie Ernaux, du sociologue Didier Eribon ou du documentariste Régis Sauder. La journée d'étude du 2 octobre offre l'occasion de les faire dialoguer entre eux, mais aussi, par l'intermédiaire des chercheurs attachés à leurs œuvres, avec ceux qui les ont précédés, de Jean-Jacques Rousseau à Pierre Bourdieu. 

Tanguy Laurent

Rencontres

Mardi 16 novembre 2021

*Agnès Mathieu-Daudé et Sylvain Prudhomme, en résidence littéraire*

Mardi 14 décembre 2021

*Anna Marziano, en résidence numérique*

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 19 et 14

## Les résidences artistiques de la BnF

Soutenue par la Fondation Simone et Cino Del Duca, la BnF accueille chaque année deux écrivains, une autrice ou un auteur de bande dessinée et un artiste dans le domaine numérique, qui s'immergent pendant plusieurs mois au cœur de la Bibliothèque et de ses collections. Cet automne, Agnès Mathieu-Daudé (*L'Ombre sur la lune*, 2017) et Sylvain Prudhomme (*Par les routes*, 2019), lauréats des résidences littéraires 2021, proposent une restitution publique de leurs travaux respectifs. L'artiste videaste Anna Marziano, lauréate 2020 de la résidence numérique, présente également le fruit de son travail de création, à partir des fonds de Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF.

# Écrire sa vie, écrire la vie

Soirée | *René Maran, premier Goncourt noir*

Mercredi 1<sup>er</sup> décembre 2021 BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 28

En partenariat avec l'Académie Goncourt

# René Maran, précurseur de la négritude

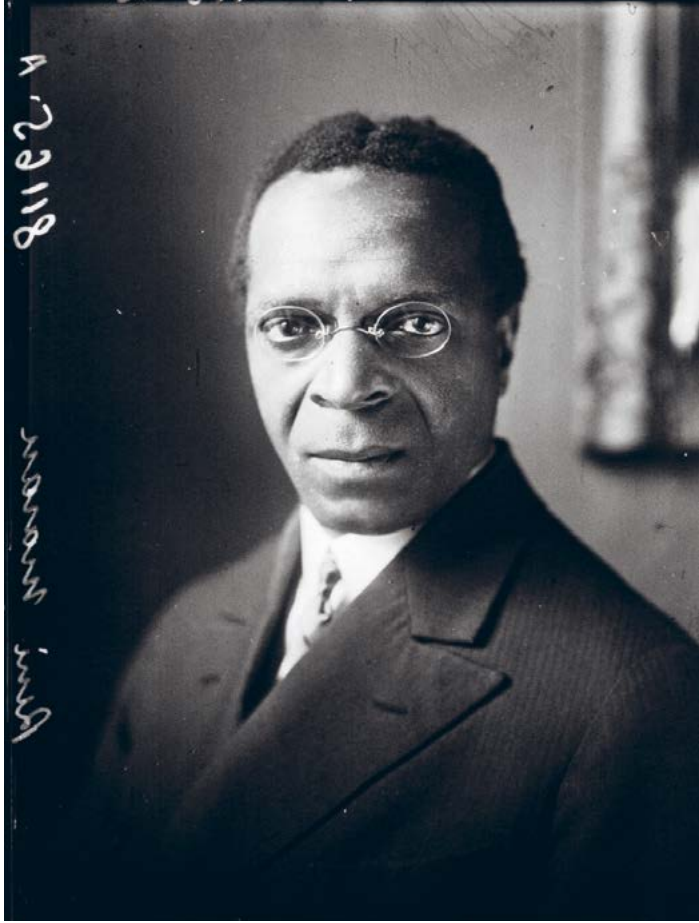
Il y a cent ans, René Maran recevait le prix Goncourt pour son roman *Batouala*. À l'occasion de la réédition de ce texte, parfois considéré comme précurseur de la négritude, la BnF accueille une journée d'étude organisée en partenariat avec l'Académie Goncourt.

Sous l'impulsion d'écrivains franco-phones noirs tels que Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas, le courant littéraire et politique de la négritude, né dans l'entre-deux-guerres, est bien connu. C'est moins le cas de René Maran (1887-1960) qui fut l'un de ses précurseurs – au positionnement malgré tout sensiblement différent. Né à la Martinique de parents guyanais, il fut fonctionnaire du ministère des Colonies en Oubangui-Chari (qui deviendra la République centrafricaine-RCA) et publia au cours de sa vie une vingtaine d'ouvrages – romans, recueils de poèmes ou biographies.

Avec son roman *Batouala*, sous-titré *Véritable roman nègre*, paru en 1921 chez Albin Michel, René Maran lance un gros caillou dans le marigot du fait colonial. Il obtient le Goncourt face, notamment, à Jacques Chardonne et déclenche un bel et durable esclandre. Ainsi peut-on lire

dans *Le Petit Parisien* du 15 décembre 1921 ces propos cinglants, dont le racisme affiché fait froid dans le dos : « *M. René Maran, administrateur colonial, domicilié à Fort-Archambault, à deux journées de marche du lac Tchad, au milieu de Noirs qui lui ressemblent comme des frères, a reçu hier le prix Goncourt. [...] C'est la première fois que les Noirs jouent et gagnent [...]; sa grande qualité de nègre [...] a séduit les dix de l'Académie Goncourt épris de couleur et d'étrangeté.* »

À la lecture de *Batouala*, qui suit l'itinéraire et les réflexions d'un grand chef du pays banda sur le déclin, on perçoit bien ce qui a captivé les jurés : l'originalité intrépide de Maran, son style poétique allié à des qualités d'observation précises du terrain, au sens ethnographique du terme, comme en témoigne cette somptueuse description de la brousse : « *L'air frais vient, fuit, revient, caresse. Et produisent les arbres un musical frisselis*



Ci-dessus  
René Maran en 1930  
Photo Agence de presse  
Meurisse  
BnF, Estampes et  
photographie

*de mille feuilles mouillées. Et frémissent les cimes des hauts fromagers. Et, entre-choquant leurs longues tiges flexibles, les bambous longuement gémissent.* » Le roman apporte sur la colonisation un regard critique, d'abord dans la préface qui en est une vive dénonciation, mais également au sein du récit lui-même, notamment à travers le point de vue du personnage éponyme, Batouala. Maran adopte, pour décrire les Blancs et leurs curieuses manies, une distance souvent comique : « *[...] se garantir les yeux de verres blancs ou noirs, ou couleur de ciel, par beau temps, ou couleur ventre de gendarme ! Mais se couvrir la tête de petits paniers ou de calebasses d'espèce singulière, voilà, N'Gakoura ! qui tournéboulait l'entendement.* »

*Batouala* ressort cet automne dans une édition préparée et augmentée par Stéphane Barsacq, avec une préface de l'académicien Amin Maalouf, lui-même prix Goncourt en 1993. Gageons que ce roman centenaire agitera à nouveau les esprits. 

Monique Calinon







# Les Bérus

## posent leurs malles à la BnF

Deux membres du mythique groupe de rock alternatif Bérurier noir, acteur majeur de la contre-culture musicale des années 1980 en France, ont fait don de leurs archives au département de la Musique de la Bibliothèque.

« Si vous pensez que le punk est juste un divertissement du samedi soir, vous n'avez absolument rien compris... Il est grand temps de saisir qu'être punk consiste à faire par ses propres moyens. À être créatif et non pas destructif. » Cette déclaration du groupe britannique Crass résume bien le parcours des membres de Bérurier noir. Également appelé Bérus ou BxN, il naît le 19 février 1983 lors du concert d'adieu au groupe Les Béruriers fondé cinq ans plus tôt. Le chanteur Fanfan (alias Fanxoa, né François Guillemot) et le guitariste Loran (né Laurent Katrakazos), accompagnés de Dédé, la boîte à rythme, proposent ce soir-là sur la scène de l'Usine Pali-Kao à Paris une véritable performance festive. Fanfan imagine une valise emplie de masques, faux nez, crocs de boucher et autres accessoires de scène qui apportent une dimension scénique au concert. De là sont nées les légendaires malles devenues l'une des marques de fabrique des Bérus.

### Une fidélité à la philosophie du mouvement punk

Les concerts s'enchaînent dans des salles ou des squats, dans la rue ou le métro, et les premiers enregistrements sur K7 ou 45t, live ou en studio (*Nada* en 1983 et *Macadam Massacre* en 1984), paraissent avec le soutien de labels indépendants tels que VISA ou Bondage. La troupe s'étoffe progressivement avec l'arrivée de nouveaux membres issus de la musique et du cirque. Parmi eux, Masto (né Tomas Heuer), fort de son passé de saxophoniste et percussionniste du groupe Lucrate Milk dont il fut l'un des membres fondateurs en 1979, apporte encore un grain de folie supplémentaire à Bérurier noir. Au fil des années, ils restent fidèles à la philosophie du mouvement punk fondée sur l'indépendance totale et le principe du *DIY* (*Do it yourself* ou fais-le toi-même). Formés tous deux aux Beaux-Arts de Paris, Fanfan conçoit une bonne partie des compositions employées pour les affiches, pochettes de vinyles et autres

Ci-contre  
Maquette du dernier  
album studio avant la  
dissolution du groupe  
« Souvent fauché  
toujours marteau ! »,  
1989 (Folklore de la  
Zone Mondiale /  
Bondage Records).  
Photo Masto / graphisme  
FanXo  
BnF, Musique, fonds  
« collection François  
Guillemot / Fanfan /  
Fanxoa »

soutports graphiques de BxN, tandis que Masto met à profit ses talents de photographe pour immortaliser les tournées et répétitions du groupe. La fibre créatrice des Bérus s'exprime aussi dans l'édition de leurs dossiers de presse et de fanzines.

### De l'Usine Pali-Kao à l'Olympia

Les albums se succèdent – *Concerto pour détraqués* en 1985, *Abracadaboum* en 1987, *Souvent fauché, toujours marteau* en 1989 – et la folie bérurrière prend de l'ampleur : des salles prestigieuses comme la Mutualité, l'Élysée-Montmartre ou le Zénith accueillent une partie de leurs concerts. Mais aux tournées harassantes dans la « bêtaillère » et à la pression médiatique et économique s'ajoute la surveillance pesante des Renseignements généraux qui soupçonnent BxN de connivence avec des groupuscules extrémistes. Au faite de sa gloire, en novembre 1989, le groupe décide de se saborder comme il est né, en public, sur la scène mythique de l'Olympia.

### Deux fonds exceptionnels sur la contre-culture musicale des années 1980

Exceptionnels par leur complétude, les deux fonds donnés à la BnF par Fanfan et Masto permettent d'aborder nombre de questions liées à cette contre-culture musicale commencée au début des années 1980. Les manuscrits musicaux se mêlent aux brouillons, carnets de notes, correspondance, agendas et articles de presse. Des maquettes et dessins originaux des pochettes d'albums ou des affiches, ainsi qu'une collection importante de photographies y côtoient les accessoires et costumes de scène, les enregistrements ou encore la riche documentation qui a contribué à créer l'univers artistique, philosophique et politique caractéristique des Bérus et de la scène dans laquelle ils s'inscrivent. Enfin, la large période chronologique couverte par ces deux fonds, de 1977 à 2020, permet de dépasser le seul cas BxN pour se plonger dans l'œuvre de ceux qui l'ont précédé (Lucrate Milk) ou lui ont succédé (Molodoï, Anges Déchus). Avec ce don, voulu par Fanxoa et Masto comme un véritable passage de culture, c'est tout un pan de l'histoire du rock alternatif hexagonal qui est mis à la disposition des lecteurs de la BnF.  **Benoît Cailmail**







## Deux maîtres de l'école française d'orgue

À gauche  
Jehan Alain à  
Cayeux-sur-Mer en  
1931

À droite  
Jean Guillou à l'orgue  
de Saint-Eustache,  
Paris, 2010  
Photo François Guillot

De nombreux manuscrits autographes des compositeurs Jehan Alain (1911-1940) et Jean Guillou (1930-2019) ont récemment rejoint, grâce à des dons, les collections du département de la Musique. Les deux musiciens ont en commun d'avoir, chacun à sa manière, marqué la musique d'orgue française du xx<sup>e</sup> siècle.

### Jehan Alain, l'orgue en héritage

La précocité est l'un des traits remarquables de Jehan Alain, compositeur tôt reconnu par ses pairs et dont l'œuvre a été interrompue tragiquement en juin 1940, par sa mort héroïque lors de la bataille des Cadets de Saumur. Élève au Conservatoire, entre autres de Marcel Dupré et de Paul Dukas, Jehan Alain a su développer un langage dénué d'académisme, empreint de liberté formelle et reflétant une grande curiosité. Ses compositions puisent aussi bien dans la tradition médiévale que dans le jazz naissant ou les musiques dites orientales révélées par l'Exposition coloniale de 1931.

La réputation de Jehan Alain repose sur une musique d'orgue marquée par la virtuosité et par une connaissance intime de la technique et des mécanismes de l'instrument, où la tradition familiale a eu sa part : son père Albert Alain était musicien et facteur d'orgues, sa sœur Marie-Claire (1925-2013) était une grande organiste qui a contribué à installer les créations de son frère au répertoire international. Son catalogue comporte ainsi des chefs-d'œuvre organistiques, tels que les *Litanies* (op. 119) de 1937. Outre ses

compositions pour orgue, les trois quarts des quelque 140 opus écrits par Jehan Alain entre 1929 et 1940 concernent d'autres instruments. Si les partitions orchestrales ont vraisemblablement été perdues pendant la guerre, reste un ensemble considérable d'autographes musicaux, parmi lesquels des pièces pour piano qui reflètent un goût affirmé de l'improvisation et des compositions vocales, à l'image du *Requiem* (op. 125) ou de la *Messe modale* (op. 136). Ces œuvres, dans leur pluralité même, révèlent une personnalité riche et attachante, capable de tendresse et de facétie comme de mysticisme et de grandeur héroïque.

### Jean Guillou, un démiurge de l'orgue

Une autre grande figure française de l'orgue au xx<sup>e</sup> siècle est sans conteste celle de Jean Guillou, dont la renommée fut largement internationale. Interprète et improvisateur hors pair, compositeur de premier plan (en majorité d'œuvres pour ou avec orgue, mais également de pièces symphoniques et de musique de

chambre), auteur d'un grand nombre de transcriptions pour son instrument, il s'est aussi illustré dans le domaine de la théorie et de la facture d'orgue ; de nombreux instruments, très novateurs dans leur conception, ont été construits d'après ses plans, en France et ailleurs en Europe. En plus de ses activités de concertiste et de pédagogue, il fut pendant plus d'un demi-siècle, de 1963 à 2015, titulaire des grandes orgues de l'église Saint-Eustache de Paris.

Sa femme Suzanne Guillou-Varga a fait don à la BnF d'un ensemble de partitions manuscrites du compositeur : on retrouve, parmi elles, la majorité de ses œuvres pour orgue (compositions originales et transcriptions) ainsi que plusieurs pour piano, formation de chambre ou orchestre, souvent dans plusieurs phases différentes de leur conception. Ces documents constituent une source extrêmement précieuse pour l'étude de l'œuvre de ce musicien qui suscite, au-delà de la France, l'intérêt des spécialistes du monde entier. ©

Valère Étienne et Jérôme Fronty

## La vie entre les lignes du Journal de

# Julien Green



Longtemps la rumeur a couru que les manuscrits de Julien Green étaient conservés aux États-Unis. Il n'en était rien : déposés en Suisse, ils sont revenus en France en 2015 et ont rejoint les collections du département des Manuscrits.

Né à Paris de parents américains originaires du Sud des États-Unis, Julien Green (1900-1998) a écrit la quasi-totalité de son œuvre en français. Élu à l'Académie française en 1971, au fauteuil de François Mauriac, il figure parmi les rares premiers auteurs à être entrés de leur vivant dans la collection de la Pléiade. Il publie de 1920 à 1998 une œuvre qui aborde tous les genres – une vingtaine de romans, des recueils de nouvelles, une autobiographie, qui est sans doute un chef d'œuvre du genre, un journal, des pièces de théâtre, des traductions, des essais. Ses manuscrits et sa correspondance livrent ainsi l'atelier et le décor de « toute une vie » et de tout un siècle.

C'est vraisemblablement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, alors que le climat politique international l'inquiète, que Julien Green décide de mettre ses manuscrits à l'abri en Suisse, au fur et à mesure de leur écriture. En 2015, à la mort d'Éric Green qui les avait hérités de son père adoptif, ils se trouvaient encore réunis à Genève. Aujourd'hui conservés au département des Manuscrits, ces papiers s'avèrent d'une importance capitale pour l'étude de l'œuvre et de la vie de leur auteur.

Outre les manuscrits des œuvres et la correspondance, figure dans cet ensemble le manuscrit du *Journal* publié en dix-huit volumes de 1938 à 1996, puis à titre posthume en 2001 et 2006.

L'accès à cette centaine de carnets et cahiers et à leur matérialité permet aujourd'hui de restituer certains éléments du drame intime qui était en jeu au moment de l'écriture du journal, drame suggéré mais passé sous silence dans la version publiée. De fait, les inédits surprennent par leur contenu sexuel. S'y trouvent consignés, sans fard, les rapports sexuels de Julien Green avec Robert de Saint Jean, compagnon d'une vie. On y lit également ses rencontres furtives, quasi quotidiennes, avec des amants de passage et les pratiques auxquelles elles donnent lieu ; les lieux de la drague homosexuelle (pissotières, bains, hôtels, quartiers, parcs, transports en commun, lieux publics...) ; l'obsession de la maladie, de la syphilis en particulier ; l'écho spirituel, aussi, et ce n'est pas la moindre partie du journal, de cette vie du corps dans celle de l'âme. Le texte du manuscrit frappe par sa sincérité, sa précision, sa langue, sa façon, par tout cela même, de faire de la littérature sans le dire, autrement que dans la version publique et autocensurée. Une tentative, un « essai », une invention littéraire peut-être sans précédent, à même les manuscrits.

Sans doute Julien Green avait-il clairement conscience de l'intérêt historique de ce matériau inouï puisqu'il écrivait, le 28 décembre 1930 : « *Je lui [Robert de Saint Jean] ai dit que je désirais que mon journal et mes dessins fussent envoyés après ma mort à l'Institut Hirschfeld. Là seulement ils seraient en sûreté.* » L'édition intégrale du *Journal* de Julien Green établie d'après les manuscrits, en cours depuis 2019 aux éditions Bouquins, s'attache à rendre justice, d'une certaine façon, au souhait de son auteur. ©

Guillaume Fau

Un des carnets de  
Julien Green  
conservés au  
département des  
Manuscrits  
Photo Julien Daniel



Simone et André  
**Schwarz-Bart**  
la mémoire en **partage**



Depuis 2017, le département des Manuscrits accueille les archives de Simone et André Schwarz-Bart. Cet incomparable couple d'écrivains a bâti son œuvre autour des souffrances portées par chacun – la mémoire perdue des ancêtres esclaves de Simone, la disparition d'une famille dans les camps d'extermination nazis pour André.

Il faut entendre Simone Schwarz-Bart raconter la simplicité et la magie de leur rencontre : ce jeune homme qui l'aborde en créole, à la sortie du métro, et qui en quelques heures, en même temps qu'il lui parle de ce livre qu'il vient d'écrire sur la destruction des siens, lui ouvre sa propre histoire et lui en fait ressentir la brûlure. C'était en 1959, Simone Brumant avait 20 ans, et André Schwarz-Bart venait de déposer chez son éditeur le manuscrit du livre *Le Dernier des justes*, pour lequel, quelques mois plus tard, il recevrait le Goncourt.

En 1967, à deux, ils signent *Un plat de porc aux bananes vertes*, premier volume de leur cycle antillais. Puis chacun poursuit son œuvre propre. Simone recherche ses racines en écrivant romans et nouvelles, pièce de théâtre et récits, parmi lesquels *Pluie et Vent sur Têlémée Miracle* (1972) et *Ti Jean L'horizon* (1996). Et André donne une suite au cycle antillais, en 1972, avec *La Mulâtresse Solitude*, roman inspiré de cette figure historique de l'émancipation des esclaves.

### Dans les marges de la bibliothèque, un *Kaddish*

Après 1972, André Schwarz-Bart ne publie plus. Pour autant, jusqu'à sa mort en 2006, il ne cesse d'écrire. Il y a cette suite du cycle antillais, qu'il disait avoir détruite, mais que Simone Schwarz-Bart reconstitue pour en publier les volumes, un à un. Il y a aussi ce vaste travail sur la Shoah, à partir duquel Simone a extrait *L'Étoile du matin*, paru en 2009, et dont les traces, dans le fonds constitué au département des Manuscrits, sont saisissantes. La genèse de ce projet,

intitulé *Kaddish*, se niche dans les marges de milliers d'ouvrages et de coupures de presse issus de la bibliothèque d'André ; ce sont des notes, des symboles, des pages pliées et arrachées, autant de pièces innombrables d'un puzzle, auxquelles la prière traditionnelle juive du *Kaddish* offre comme une structure d'accueil.

L'œuvre des Schwarz-Bart recèle encore bien des énigmes, et l'on comprend qu'elle soit un terrain stimulant pour les chercheurs ; ils sont aujourd'hui nombreux à s'y intéresser, en particulier à l'Institut des textes et manuscrits modernes. Plus encore, elle trouve dans de nombreux enjeux et débats contemporains une singulière actualité. Dans sa dimension éthique, par sa portée humaniste, à qui le veut bien, elle offre de dessiller le regard. ©

Keren Mock et Jérôme Villeminez

## L'actualité du couple Schwarz-Bart

En attendant la lecture de manuscrits d'André et Simone Schwarz-Bart, en mai 2022, dans le cadre du cycle « À voix haute » proposé par la BnF et la Comédie-Française, des événements et publications offrent cet automne l'occasion de découvrir l'œuvre du couple. Outre la publication par Caraïbéditions du second volume de leur *Hommage à la femme noire* (2021), la revue *Continents manuscrits* leur consacre le numéro 16/2021, et l'université de Lausanne accueille, du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre, un colloque qui porte sur les sources de leur œuvre.

À gauche  
**Simone et André  
Schwarz-Bart en 1967**  
Photo Studio Lipnitski

À droite  
 Dans les marges d'un  
 article de *Libération*  
 (2 octobre 1995),  
 André Schwarz-Bart  
 écrit la trame d'un  
 dialogue entre Haïm,  
 son double de fiction,  
 et lui-même :  
 « [...] AS : ce sont les  
 apparences, mais au  
 fond il y a de la  
 sainteté. Il parle de  
 quelqu'un qui ne lui dit  
 pas le Kaddish, car ces  
 morts sont au paradis  
 (l. Zajden). Haïm : mais  
 tu dis des conneries.  
 Toi-même tu cries,  
 c'est que tu as connu  
 la souffrance, non ?  
 Or tu ne te prends pas  
 pour un saint ? »  
 BnF, Manuscrits

K. Conversation Paris 1950. Haimm demandant : « AS pour moi le le "vétérin" ? (Il mime qu'il "vétérin" Haimm, lequel s'en plaint : Haimm) M del par d'une minime. Les "putz" (pavillon) Zajden. Cette minime : do ont souffert beaucoup M. peut le d'ont se, pour il n'est plus croyant ? Réponse : il n'est plus croyant dans le lot, mais il est très en son cœur, même si ne serait plus juf. Haimm : mais n'est baveux. Le souffrance n'est rien, elle ne change pas le homme, de certains. AS : il n'est la présence, mais au fait il n'est la souffrance. Il parle de souffrance en un des points.

LUNDI 2 OCTOBRE 1995 7

**MONDE**

**Combo s'installe en maître aux Comores**

Le chef des putschistes promet le départ des mercenaires, sauf Bob Denard.

### Moroni, envoyé spécial

« Vous voyez, Président, même pas capable de prendre son mobilier. Regardez : chaises : elle ! tombent en ruine... » Dans le grand salon de la palas : président des mœurs, le capitaine Coty Ayoub, commandant du Comité militaire de transition, fait le tour du propriétaire. Sur la table, des sacs de vieille charbonnades, des vieilles trousses, symboles aux yeux du commandant putchiste du régime : « pourri et rompu », du président et de son épouse. Mohamed Djohar, mercenaire dans la nuit de mercredi 11 janvier, se jette sur le jeu. Flaque de son sang, le lieutenant Sani Hambo Lavo, le capitaine Conna connaît depuis l'heure de gloire. Lui qui, le 25 septembre 1991, renversa une première fois le président. Djohar, cette fois sa revanche. Ici est calme en ce moment, les militaires, partie en cas de son,

trés dans leur caserne de Kandani, *avenue François-Mitterrand*. Si ce n'est quelques véhicules militaires, rien ne montre que cet archipel d'un peu plus d'un demi-milliard d'habitants a changé de régime en une nuit. Tout juste la Grillaude, un café fréquenté par les caciques d'ex-Président, est inhabituellement désert.

Les mercenaires étrangers qui ont mis en place le Comité militaire ? Ils sont discrets. Bien sûr, les Commandos ont reconnu aux côtés de Bob Denard des soldats de fortune qui ont rejoint sur l'île au sein de la garde présidentielle (GP), de 1978 à 1989: le commandant Marques, «Jean-Pierre», «Daniel», «Hofmann», «Mais ce coup, c'est nous qui l'avons organisé», insiste Combo. *Cela fait de nous les premiers*. Nous avons sélectionné appelé Bob Denard et renforcé. Ce sont des amis.

Selon la rumeur, les portes de la prison, où sejournaient

*Combo Ayouba (à droite) avec Lava devant le palais présidentiel, hier à Moroni.*

une intervention étonnante. Paris avait dépêché plusieurs navires de guerre au large des Comores - en inquiète pas la France interviendrait-elle pour remettre en place un régime corrompu? Nous avons réussi un renversement sans effusion de sang. Tout le monde est derrière nous.

La réalité est que nous n'avons trouvé des appuis dans une population hostile à la fois au présidentielisme, à l'écaboulement par des scandales. Mais une bonne partie de l'opposition refuse sa caution aux putschistes. *Le commandant le coup d'État fait par des mercenaires, même si on se félicite du départ de Djohar*, dit Abbas Djoumour au nom du Forum pour le redressement national, principale force d'opposition.

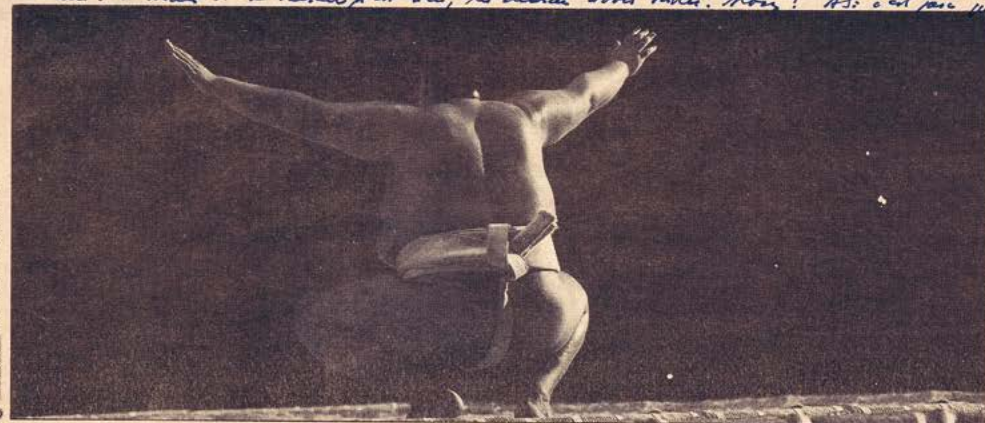
*« Nous ne pouvons pas nous associer aux putschistes mis en place par des mercenaires. Nous demandons le départ de Denari et ses hommes et une force d'in-*

Abbas Djoussou s'insqu Shoreline  
des explosions de violence qui menacent. Ainsi, la compagnie de gendarmerie de Nagazidia, au centre de 555 dans son cantonnement et, rejointe par des éléments dissidents de l'armée, refuse de faire alliance.

*« Nous sommes au service des institutions, dit son commandant, nous ne pouvons pas qui est au pouvoir pour l'instant, qui est l'autorité légitime. »* Faiblement armés, les gens armes craignent une attaque des soldats comoriens, dont certains ont fui dans le maquis avec leurs armes. D'anciens membres de la « GP » ont été remobilisés. Quant aux mekrenais, dont tout le monde ici se demande qui sont leurs commanditaires, « Ils devraient partir quand ils seront en fin de contrat, assure le capitaine Combo. Sauf Bou Denaki, bien sûr, qui est citoyen comorien et donc ici chez lui ».

**JEAN-PHILIPPE CÉPPI**

JEAN-PHILIPPE CEPPI

[illegible]

Ceux qui aiment être au large

il procure tout le confort qu'un voyageur d'affaires est en droit d'attendre. Pour que l'esprit puisse être performant il faut d'abord que le corps soit en pleine forme. En plus des avantages du Club Europe, British Airways offre une

semaine de vacances de rêve dans une résidence en Floride, Espagne, Portugal, Californie ou Massachusetts. À vous de choisir. Il suffit d'être Membre de l'Executive Club et d'effectuer 3 aller-retour en Club Europe

avant le 31 mars 1996. Pour tout complément d'information, appelez-nous au 05 905 979 (numéro vert) ou tapez 36 15 BA (1,29 F/min). Offre soumise à des conditions particulières et limitée à 500 gagnants.

Et lui, perd-il ça. tel de la honte dans la tentes?

- Dishonorably paid the fees:
- Just?

— Rien des corps sans  
— Qui? tel de l'homme? La compagnie que le monde pro  
La haute est pour y aller

— H, n'over a company par, del le "Istuzione", si a pany pany par, ing 6 del.  
Uen in choute par.

CLUB EUROPE *residence Hotel near to Hong Kong*

# BRITISH AIRWAYS

La compagnie que le monde préfère

La base de cor. sur la gauche

36 | CHRONIQUES DE LA BnF N°92



# Le cirque Plume entre en piste



La compagnie du cirque Plume a joué un rôle majeur dans le renouvellement des arts de la piste au tournant des <sup>XX</sup><sup>e</sup> et <sup>XXI</sup><sup>e</sup> siècles. En avril dernier, elle a fait don de ses archives au département des Arts du spectacle de la BnF après trente-cinq ans sous les chapiteaux.

Emblématique des nouveaux cirques apparus à partir des années 1980, le cirque Plume a sans doute été l'un des plus populaires, tout en restant une compagnie à taille humaine – avec une cinquantaine d'intervenants par spectacle. Il est l'un des précurseurs d'un renouvellement majeur dans les arts de la piste, avec d'autres comme Archaos, fondé par Pierrot Bidon, dont la BnF conserve aussi les archives. Le cirque Plume appartient à la lignée des créateurs tels que les définit le Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre (Artcena) : « Ils sont fidèles à la piste et au chapiteau, et ne présentent pas de numéros animaliers : on leur trouvera vite d'autres traits communs, comme leur goût manifeste [...] pour une dramaturgie rompant avec le “numéro”, au profit de “tableaux” liés entre eux par un “fil conducteur”, et avec “la prouesse pour la prouesse”. »

## L'esprit de la fête, la politique, le rêve...

Créé en 1984 par un groupe de musiciens, bonimenteurs et jongleurs franc-comtois, Plume se définit comme « un cirque qui réunirait l'esprit de la fête, la politique, le rêve, les anges vagabonds, le voyage, la poésie, la musique, les corps, dans une envie fraternelle, non violente et populaire », selon la formule

de Bernard Kudlak, l'un des animateurs essentiels de l'aventure. Dès 1988, la troupe entame des tournées en France et en Europe, puis en Afrique, aux États-Unis ou encore au Brésil. Elle reçoit le Grand prix national du cirque en 1989. En 30 ans, la compagnie enchaîne onze créations teintées de poésie, parmi lesquelles *Amour, jonglage et falbalas* (1984), *No Animo Mas Anima* (1991), *Toiles* (1993), *L'Harmonie est-elle municipale ?* (1996), *Récréation* (2002), *L'Atelier du peintre* (2009), *Tempus fugit ? Une ballade sur le chemin perdu* (2013) – joué 377 fois devant 365 000 spectateurs – et pour finir en 2017, *La Dernière saison*. Plume se produit une dernière fois à Paris avec ce spectacle et demeure trois mois à l'affiche de la Grande Halle de La Villette, avant de quitter définitivement la piste.

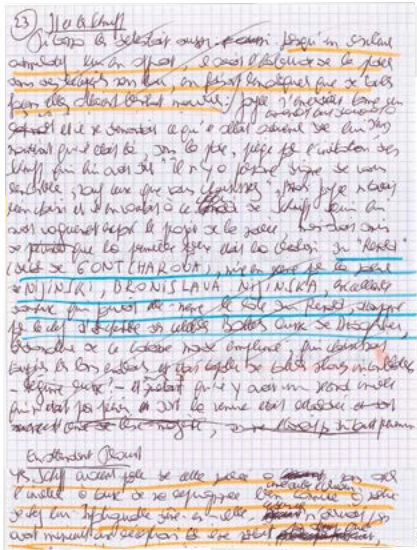
## Des archives précieuses pour l'histoire du cirque

Entrées par don au département des Arts du spectacle en avril 2021, les archives du cirque Plume couvrent toute son existence, de sa naissance à son dernier spectacle. Elles comprennent des documents concernant la création, des archives administratives, des photographies, des captations audiovisuelles, des affiches et programmes, ainsi qu'une petite sélection de costumes créés par Nadia Genez. Un autre ensemble de costumes a également été confié au Centre national du costume et de la scénographie. Cet enrichissement des collections de la BnF va notamment permettre aux chercheurs d'étudier l'histoire du cirque à un moment clef où les pionniers cessent progressivement leurs activités et où la question de la préservation des traces se pose de façon concrète. 

Lise Fauchereau

Ci-dessus  
*La Dernière Saison*,  
2017-2020  
Photo Christophe  
Raynaud de Lage

# Patrick Roegiers, l'écriture buissonnière



L'écrivain et critique Patrick Roegiers a fait don à la BnF de l'intégralité de ses archives, réparties entre le département des Manuscrits et celui des Estampes et de la photographie. Ainsi s'offre aux chercheurs le témoignage vivant d'un parcours libre et créatif, entre théâtre, photographie et littérature.

Né à Ixelles (Belgique) en 1947, Patrick Roegiers se consacre d'abord au théâtre, comme comédien, dramaturge et metteur en scène. À la tête de son Théâtre provisoire, dans les années 1970, il secoue la vie dramatique du royaume avec des spectacles iconoclastes. La brutale suppression de la subvention d'État, en 1983, met fin à cette aventure et le pousse à un exil sans retour vers Paris ; il est naturalisé français en 2017. La rupture est consommée avec son pays natal, qui ne cessera pourtant de l'obséder.

## Une passion pour les mots et les images

Ainsi commence sa seconde vie de critique artistique : il succède à Hervé Guibert comme responsable de l'actualité photographique au *Monde*, de 1985 à 1992. La photographie irrigue alors l'ensemble de ses activités – critique, commissaire d'exposition, intervieweur – et l'amitié qui le lie à l'écrivain et photographe Denis Roche, son premier éditeur au Seuil, confirme cette passion mêlée pour les mots et les images. Il

s'intéresse à toutes les périodes de l'histoire de la photographie, à toutes les pratiques. De cette inlassable curiosité témoignent sa trilogie *L'Œil multiple* (1992), *L'Œil complice* (1994), *L'Œil ouvert* (1999), et ses monographies consacrées à August Sander, Diane Arbus ou Tom Drahos. Proche de Jean-Claude Lemagny, conservateur pour la photographie à la BnF de 1968 à 1996, d'Alain Desvergnès, premier directeur de l'École de photographie d'Arles, ou de Jean-Luc Monterosso, fondateur de la Maison européenne de la photographie et du Mois de la photo, il a contribué à la reconnaissance du « huitième art ». Acteur de l'âge d'or de la critique photographique, il l'a défendue et illustrée non comme simple compte rendu mais comme prise de position, affirmant son désir « de voir et de penser, d'analyser une œuvre avec les yeux de l'esprit ». Certaines photographies de sa collection – Gilbert Fastenaekens, Arnaud Claass, Marie-Françoise Plissart, Dominique Delpoux –, de même que sa correspondance avec des photographes du monde entier comme Jan Saudek ou

Ci-dessus, à gauche  
Patrick Roegiers,  
manuscrit de *La Nuit du monde*  
BnF, Manuscrits

À droite  
Portrait de Patrick  
Roegiers  
Photo Jean-François Paga

Evgen Bavcar attestent de ses goûts et des connivences tissées tout au long de sa carrière.

## Du journalisme à la littérature

Au tournant du <sup>XXI</sup><sup>e</sup> siècle enfin, Patrick Roegiers prend ses distances avec le journalisme pour se consacrer au mode d'expression qui résume et sublime ses recherches successives : la littérature. Car s'il y a une constante au long de ce parcours aventureux, c'est bien l'exploration des langages divers par lesquels l'esprit humain se confronte au monde. De *Beau regard* (1990) à *Ma vie d'écrivain* (2021) s'élabore une œuvre riche et variée, portée par une recherche formelle, une lutte continue entre débordement poétique et abstraction mathématique, dont témoignent ses manuscrits abondamment travaillés. À travers la multiplicité des genres (roman, essai, autobiographie), des thèmes reviennent : le regard, l'art, la famille, la gémellité – et bien sûr la Belgique, que Patrick Roegiers ne se lasse pas de fustiger avec verve et érudition, tout en célébrant ses créateurs, de Simenon à Magritte en passant par Van Eyck et Michaux. Car chez cet esprit libre et insatiable, l'exigence n'a d'égale que la capacité d'admiration. 

Thomas Cazentre et Héloïse Conésa



# La Bible de Gutenberg

## sous l'œil de Nathalie Coilly

Nathalie Coilly, chargée des collections d'incunables de la BnF, revient sur l'histoire de l'un des joyaux de la Réserve des livres rares, la Bible de Gutenberg, imprimée au milieu du xv<sup>e</sup> siècle – dont la Bibliothèque conserve deux exemplaires.

C'est à Johann Gutenberg, né vers 1400 et mort en 1468, que l'on doit l'invention de la typographie européenne. Vers 1454-1455, à Mayence, il imprime la Bible, son chef-d'œuvre. Il en subsiste aujourd'hui une cinquantaine de témoins, un nombre remarquable qui recouvre néanmoins un ensemble hétérogène, car certains exemplaires sont très fragmentaires. Quatre exemplaires de la Bible de Gutenberg sont conservés en France : un à la bibliothèque Mazarine, un à la bibliothèque municipale de Saint-Omer, deux enfin à la BnF. Le premier exemplaire est particulièrement spectaculaire : imprimé sur parchemin, il a été enluminé dans la région même de Mayence et nous est parvenu dans un état de conservation exceptionnel. Le second, plus modeste formellement, a été imprimé sur papier et présente des lacunes significatives, mais il est doté d'une mention manuscrite datée de 1456, qui en fait l'une des rares sources d'époque susceptible de définir la date de fabrication de l'ouvrage. Tous deux portent des indices précieux pour appréhender les débuts de la typographie occidentale et sont, pour cette raison, mondialement connus.

### Un coup de maître

La typographie a été mise en œuvre à Mayence dès la première moitié des années 1450 pour produire des textes courts, notamment des lettres d'indulgence – documents que les chrétiens pouvaient acquérir contre la rémission des peines encourues en raison de leurs péchés. Elles étaient commercialisées sous la forme d'un simple formulaire d'une page, commandité par une autorité ecclésiastique dans le cadre d'une levée de fonds. S'attaquer à l'impression de la Bible était une tâche d'une tout autre ampleur. Ce faisant, Gutenberg et

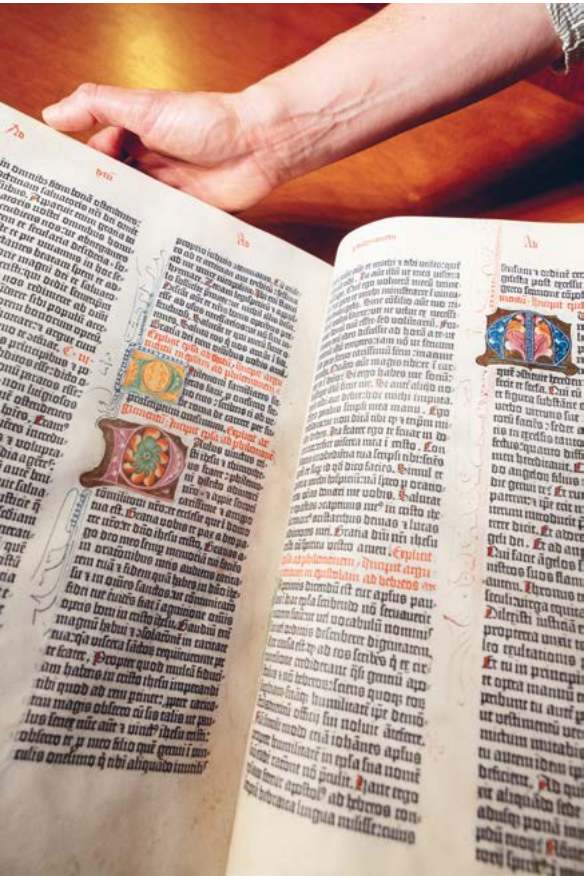
ses associés sur ce projet, le financier Fust et le calligraphe Schoeffer, ont prouvé de manière éclatante que la typographie était à même de rivaliser en lisibilité et en beauté avec les manuscrits.

La Bible est imprimée dans un caractère d'assez grand module, dessiné selon le tracé de la lettre gothique alors en usage pour les textes liturgiques, parfaitement exécuté. Sa mise en page est conforme aux canons du manuscrit médiéval. Les premiers feuillets de la Bible sur parchemin de la BnF ont même été imprimés en deux couleurs – rouge et noir –, selon les attentes des lecteurs médiévaux. Quoique déjà maîtrisée, la technique de la bichromie n'a pas été retenue au-delà des feuillets initiaux. Gutenberg et ses associés se sont en effet probablement résolus, pour des raisons économiques, à une solution plus commode pour un texte de quelque 1 300 pages : encrer toute la page en noir et laisser aux peintres et aux calligraphes le soin d'apposer les éléments de décor et d'articulation du texte.

### Naissance d'un mythe

Les deux exemplaires sont entrés à la Bibliothèque par l'entremise plus ou moins directe d'un même homme, le bénédictin lorrain Jean-Baptiste Maugérard (1735-1815), en 1787 puis en 1792. Maugérard était un bibliographe impliqué dans le commerce du livre au moment où se structurait le marché de la bibliophilie. Conscient de la valeur des premiers imprimés, il visitait les monastères de la région du Rhin en quête de raretés à acquérir pour les proposer ensuite à des collectionneurs fortunés. C'est probablement lui qui, le premier, a publié l'expression de « Bible de Gutenberg », dans une courte contribution scientifique de 1789, alors que le caractère anonyme de l'ouvrage en rendait l'identification encore difficile : un mythe était né. La Bible de Gutenberg est aujourd'hui accessible à tous dans la bibliothèque numérique Gallica. [🔗](#)

Nathalie Coilly



Les deux exemplaires de la Bible de Gutenberg conservés à la Réserve des livres rares de la BnF sous l'œil de Nathalie Coilly : l'un imprimé sur parchemin et l'autre (en bas à droite) sur papier. Photos Béatrice Lucchese



# LES CARNETS D'ÉTHIOPIE D'ANTOINE D'ABBADIE

Inscrit dans le cadre du plan quadriennal de la recherche 2020-2023 de la BnF, le projet de recherche MSS-Abbadie a pour objectif de transcrire, analyser et éditer les carnets de notes d'Antoine d'Abbadie (1810-1897), savant voyageur qui séjourna en Éthiopie de 1837 à 1848.

Antoine d'Abbadie est né en 1810 à Dublin dans une famille noble d'origine basque, émigrée en Irlande au début de la Révolution française et revenue s'installer à Toulouse en 1820. Dès l'âge de 19 ans, il se prépare soigneusement, pendant près de six ans, à son projet d'explorer l'Éthiopie. Il souhaite y observer les sources du Nil et les peuples de la Corne de l'Afrique, avec l'espoir de rétablir les chrétiens d'Éthiopie dans la voie catholique.

**Une collection conçue pour représenter la culture éthiopienne**  
Son séjour sur place entre 1837 et 1849, relaté par son frère Arnauld d'Abbadie (1815-1893) dans l'ouvrage *Douze années de séjour dans la Haute-Éthiopie*, constitue une intense période de travail. Antoine d'Abbadie y rédige une vingtaine de carnets de notes et collecte 192 manuscrits, augmentés d'une quarantaine qui lui seront envoyés après son retour. Le savant éditera lui-même le catalogue de près de 200 de ces manuscrits dès 1859. Cette collection, constituée dans le but de représenter la culture et l'histoire éthiopiennes, est léguée à sa mort en 1897 à l'Académie des sciences. Déposée à la Bibliothèque nationale de France en 1902, elle permet alors de doubler en nombre de volumes les manuscrits éthiopiens qui y étaient conservés. Aujourd'hui, la quasi-totalité des manuscrits éthiopiens rassemblés par Antoine d'Abbadie a été numérisée et est disponible en ligne dans Gallica.

**Des sources de premier plan pour la connaissance de l'Éthiopie du XIX<sup>e</sup> siècle**

Une grande partie des notes consignées dans les carnets de voyage, dont certaines précisent les conditions dans lesquelles furent acquis les manuscrits, sont restées inédites et ont encore beaucoup à révéler de l'Éthiopie des années 1840. Elles constituent une mine de renseignements, tant sur l'Éthiopie du début du XIX<sup>e</sup> siècle, que sur les méthodes et les outils à la disposition du savant pour ses enquêtes ethnographique, géographique, linguistique ou encore météorologique, dans des régions alors encore très peu documentées. Antoine d'Abbadie est en effet l'un des tout premiers savants européens à avoir séjourné autant d'années dans la Corne de l'Afrique, s'imprégnant de la culture et des langues éthiopiennes, côtoyant aussi bien les chrétiens des hauts plateaux de langue amharique et

tigrīña que les nomades musulmans saho et afar des basses terres ou les Oromos des régions au sud du Nil Bleu.

**Un projet de transcription associant la BnF et le CNRS**

La richesse de cette source d'information très complète, ancienne et difficile d'accès, a donné naissance à un projet qui associe le département des Manuscrits de la BnF et le CNRS, dans le cadre du plan quadriennal de la recherche de la BnF 2020-2023. Il vise, après avoir numérisé et mis à disposition sur Gallica les carnets d'Antoine d'Abbadie, à les transcrire sur une plateforme collaborative afin d'en préparer une édition électronique et de rendre lisible et exploitable ce témoignage exceptionnel.

**Mathilde Alain, Vanessa Desclaux, Anaïs Wion**

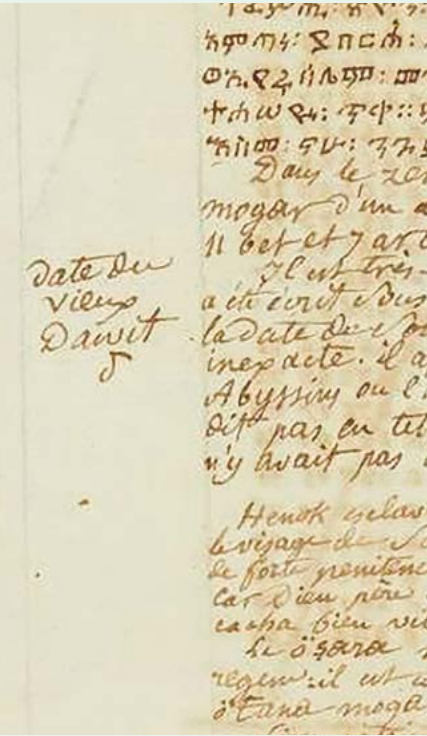


Ci-dessus  
Constantin I<sup>er</sup> le Grand trônant  
Miniature d'un psautier éthiopien, Tigré, XV<sup>e</sup> siècle  
BnF, Manuscrits

À droite  
Feuillelet du Carnet d'expédition d'Éthiopie, volume VI, Divers vocabulaires éthiopiens  
BnF, Manuscrits

## Participez à la recherche en transcrivant les carnets d'Antoine d'Abbadie

Constitués de petits volumes allant de quelques dizaines de feuillets à plusieurs centaines, les carnets d'Antoine d'Abbadie sont couverts de dessins, tableaux, schémas, notes serrées et foisonnantes, en différentes langues et écritures. Ils ont parfois été repris à différentes périodes de sa vie et sont difficiles à lire. Face à ce défi, le projet MSS-Abbadie fait appel au plus grand nombre et aux outils de la science participative. Sur la plateforme [transcrire.huma-num.fr](https://transcrire.huma-num.fr), après ouverture d'un compte, vous pouvez contribuer à la recherche en cours par la transcription de quelques mots à plusieurs pages, en recopiant exactement ce que vous lisez. Des guides sont proposés pour vous accompagner. Il s'agit d'unir forces et compétences de chacun pour saisir les observations en français, mais aussi mots arabes, poèmes éthiopiens, informations cryptées en sténographie, descriptions de cartes et bien d'autres choses encore à découvrir.





# SARAH HASSID À LA CROISÉE DES ARTS

**Lauréate du premier contrat post-doctoral Translitterae-BnF, Sarah Hassid vient de passer une année au sein du département de la Musique de la BnF. Elle y a étudié la figure du compositeur et musicographe Georges Kastner (1810-1867) qui, comme elle, s'est attaché à faire dialoguer les arts.**

Quand Sarah Hassid retrace le chemin qui l'a menée du conservatoire, fréquenté dès l'enfance, à l'université Paris 1 où elle vient d'être élue maîtresse de conférences en histoire des arts visuels du XIX<sup>e</sup> siècle, il est beaucoup question de chance. Et de rencontres aussi fortuites que déterminantes, avec des personnes comme avec des objets de recherche.

## Le XIX<sup>e</sup> siècle, une période de prédilection

Au fil du récit de son double cursus en musique et histoire de l'art, Sarah Hassid cite volontiers les noms des enseignants qui l'ont accompagnée. Parmi eux, Jean-François Boukobza, au conservatoire d'Aubervilliers-La Courneuve où elle obtient son diplôme d'études musicales, puis Florence Gétéreau, au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, qui l'initie aux disciplines de l'iconographie musicale et de l'organologie (étude des instruments de musique, de leur histoire et de leurs représentations).

Mais sa grande rencontre, c'est celle du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle y trouve une période de prédilection, dans laquelle elle plonge dès son mémoire de master 2, soutenu en 2011 à l'École du Louvre, sous la direction de François-René Martin. Son sujet semble résulter d'une succession d'heureux accidents : « *J'ai cherché de façon très empirique et j'ai découvert par hasard l'amitié entre le peintre Odilon Redon et le compositeur Ernest Chausson, explique-t-elle, puis je me suis penchée sur le salon où ils se sont rencontrés et j'ai trouvé à la bibliothèque municipale de Lyon le journal intime inédit tenu par son hôtesse, Berthe de Rayssac.* »

## Le goût de la transdisciplinarité

Le salon, lieu de contact de tous les arts, contient l'essence de ce qui devient le matériau principal des travaux de Sarah Hassid, le dialogue des arts. « *Au cours de l'histoire, les disciplines n'ont jamais cessé de tisser des liens entre elles, note-t-elle, mais ça se joue de manière inédite au XIX<sup>e</sup> siècle, avec une remarquable synergie.* » Souvent étudiée dans le domaine allemand, cette synergie des arts l'est beaucoup moins dans le champ français sur lequel la chercheuse choisit de faire porter sa thèse de doctorat, consacrée à l'imaginaire musical et la peinture, soutenue en 2019 sous la direction de Pierre Wat et François-René Martin.

C'est dans le cadre de sa thèse qu'elle croise la figure du compositeur et musicographe Jean-Georges Kastner (1810-1867), auteur d'une œuvre considérable. Cette nouvelle rencontre est un émerveillement : « *Je suis tombée sur les livres-partitions de Kastner consacrés à la harpe éolienne, aux sirènes et aux danses des morts, et j'ai été immédiatement captivée !* » Elle détecte dans cet

érudit touche-à-tout un pionnier aux préoccupations avant-gardistes : ses recherches sur la culture populaire ou l'acoustique, sur l'étude de la voix parlée et des bruits de la nature, ainsi que son ouverture à des aires géographiques extra-occidentales sont au cœur des enjeux actuels de la musicologie. C'est là un sujet tout indiqué pour répondre à l'appel à projet lancé conjointement par la BnF et l'école universitaire de recherche Translitterae, qui soutient des travaux à la frontière entre plusieurs champs disciplinaires et qui vise à rapprocher le monde du patrimoine et celui de la recherche.

## La reconstitution d'un fonds

Quand Sarah Hassid entame son post-doctorat en 2020, elle sait que la BnF possède des ouvrages et quelques manuscrits de Kastner, sommairement décrits dans le Catalogue général. Guidée par Catherine Vallet-Colloot, cheffe du service des Collections patrimoniales au département de la Musique, elle découvre avec un enthousiasme croissant des boîtes et dossiers



« JE SUIS TOMBÉE SUR LES LIVRES-  
PARTITIONS DE KASTNER  
CONSACRÉS À LA HARPE ÉOLIENNE,  
AUX SIRÈNES ET AUX DANSES DES  
MORTS, ET J'AI ÉTÉ  
IMMÉDIATEMENT CAPTIVÉE ! »

d'archives qui contiennent des partitions, des documents et des papiers personnels non catalogués : ils donnent à voir la façon dont Kastner, aidé de sa femme Léonie, composait ses pièces musicales et travaillait à ses ouvrages musicographiques en rassemblant une masse extraordinaire de documentation.

Au détour d'une note de bas de page dans un article récent sur Joseph Bodin de Boismortier, elle apprend que deux inventaires après décès de la bibliothèque du musicographe et de l'un de ses fils, Albert Jean-Jacques Kastner, se trouvent aux Archives

nationales. Ces inventaires livrent à leur tour une surprise de taille : le deuxième fils des époux Kastner avait légué en avril 1890 les archives et la bibliothèque musicale de ses parents à la bibliothèque du Conservatoire de Paris – rattachée depuis 1935 à la Bibliothèque nationale. L'enquête permet ainsi de démêler un bout de l'histoire des collections musicales de la BnF : les manuscrits et imprimés du couple Kastner constituent un véritable fonds.

Ainsi identifié et mieux signalé avec l'aide de François-Pierre Goy, conservateur au départe-

ment de la Musique, il peut désormais être étudié sous différents angles – de la musicologie à l'anthropologie en passant par les études féministes qui pourront se pencher sur la figure de Léonie Kastner-Boursault. « *De belles surprises, parfois déstabilisantes, qui invitent à modifier l'approche de départ, à revoir le calendrier de travail, mais aussi à travailler en groupe, en s'ouvrant à d'autres angles d'étude, d'autres visions* », résume Sarah Hassid, avant de conclure dans un sourire : « *C'est ça, la recherche !* »

**Mélanie Leroy-Terquem**

Ci-dessus, à gauche  
**Sarah Hassid, juin 2021**  
Photo Emmanuel Nguyen Ngoc

Ci-dessus, à droite  
**Documents et papiers personnels extraits du fonds Jean-Georges Kastner conservé au département de la Musique de la BnF**  
Photo Emmanuel Nguyen Ngoc



# POLITIQUES DE LA LANGUE

**Sandra Poujat, doctorante en langue française et chercheuse associée au département Littérature et art de la BnF, étudie un corpus de textes jusqu'ici peu exploité, celui des grammaires publiées entre la Révolution française et la Première Guerre mondiale.**

*Chroniques* : Votre thèse de doctorat porte sur les imaginaires nationalistes du changement stylistique au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : comment ce sujet s'articule-t-il avec le projet de recherche sur les grammaires que vous menez à la BnF ?

**Sandra Poujat** : Dans ma thèse, je m'intéresse aux imaginaires de la langue française, en particulier aux imaginaires nationalistes qu'on voit à l'œuvre chez Charles Maurras, Maurice Barrès ou Pierre Lasserre. Ces auteurs défendent l'idée, apparue au XVI<sup>e</sup> siècle et cristallisée au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il y a un génie de la langue française et qu'il se caractérise par la clarté, la bienséance, la concision. Ils considèrent que ceux qui y dérogent, comme Mallarmé ou Proust, par exemple, sont des écrivains anti-nationaux. Pour le projet de recherche à la BnF, je me suis demandé comment cet imaginaire de la langue se traduisait dans les manuels de grammaire de l'époque. C'est comme ça que j'en suis arrivée à travailler sur un ensemble conséquent qui regroupe environ 2 000 grammaires. Certaines sont très connues, comme celles de Larousse ou Bescherelle, mais la plupart sont tombées dans l'oubli et ont été peu étudiées par les linguistes et les historiens de la langue française. Je découvre ainsi une variété insoupçonnée dans ce corpus !

**À quoi ressemblent les grammaires publiées au cours du long XIX<sup>e</sup> siècle ?**

C'est très varié ! Sur la forme, d'abord : on trouve, à côté des manuels scolaires, des grammaires en vers ou des grammaires dialoguées. Le public auquel ces ouvrages s'adressent est aussi divers : il y a les grammaires élémentaires destinées aux écoliers, les grammaires plus avancées pour collégiens et lycéens, mais aussi les « grammaires pour dames », où l'on note la simplification du discours grammatical et la présence d'exemples centrés sur le vestiaire féminin. Mais ce qui est aussi très intéressant dans ce corpus du long XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la variété des auteurs qui s'y révèlent. Avant, ce sont les clercs qui écrivent principalement les grammaires ; après, ce seront les professeurs agrégés et les docteurs d'université. Mais entre la Révolution française et la Première Guerre mondiale, on voit apparaître des grammaires écrites par une large palette d'auteurs. Commissaires de police, pères

de famille, entomologistes, vétérans de guerre, tout le monde s'y met – enfin, surtout les hommes ! Pour l'heure, je n'ai trouvé qu'une seule grammairienne, Sophie Dupuis, qui a publié en 1836 un traité de prononciation.

**Comment expliquer cette passion grammaticale qui éclot dans le sillage de la Révolution française ?**

On est à ce moment-là dans la continuité de l'idéal révolutionnaire : la langue française est l'affaire de tous, pour être un citoyen pleinement libre, il faut maîtriser la langue. Écrire la grammaire et la pratiquer, c'est donc aussi faire partie de la nation. Et c'est pour ça que l'étude des grammaires du XIX<sup>e</sup> siècle est captivante : ces textes témoignent, par leur facture même, du fait que la nation relève d'une construction discursive.

**Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem**



En haut  
**Portrait de Sandra Poujat, 2021**  
Photo Guillaume Murat

Ci-dessus  
**Sophie Dupuis, *Traité de prononciation ou Nouvelle prosodie française***  
Paris, chez L. Hachette, Delalain et Colas, 1836  
BnF, Littérature et art

# DÉVELOPPER LES USAGES DES ARCHIVES DU WEB

**En mai dernier, plus d'une centaine de professionnels des bibliothèques et de la recherche se sont réunis en ligne pour le lancement du projet ResPaDon, destiné à établir un réseau pour développer les usages des archives du web et en faciliter l'accès en région.**

Porté par l'université de Lille en partenariat avec la BnF, Sciences Po Paris et le campus Condorcet, et soutenu par le réseau national de coopération entre bibliothèques CollEx-Persée, le projet ResPaDon a pour ambition de mettre en place un réseau de partenaires pour l'analyse et l'exploration de données numériques.

La journée de lancement du 17 mai 2021, tenue entièrement en ligne, a donné lieu à des échanges entre professionnels de l'information, responsables de la collecte des archives du web et chercheurs en sciences humaines et sociales dont les travaux, de plus en plus nombreux, s'appuient sur l'analyse de ces collections. En croisant les regards de la BnF, qui mène depuis le milieu des années 2000 une collecte active des archives du web français au titre du dépôt légal, du consortium IIPC (International Internet Preservation Consortium), qui œuvre à favoriser la constitution et l'étude des archives du web dans une cinquantaine de pays, et des chercheurs qui se saisissent de la matière collectée, cette journée a permis de faire émerger plusieurs pistes de travail. Les modalités d'accès à ces nouveaux corpus numériques, le développement d'outils nécessaires à leur exploitation et l'établissement de collectifs de travail facilitant le dialogue entre ceux qui constituent les corpus et ceux qui les exploitent étaient au cœur des discussions. Une première étape pour ce projet transverse d'une durée de deux ans.

**La BnF accueille tout au long de l'année des événements en lien avec l'actualité de la recherche, qui permettent à des spécialistes de présenter leurs travaux récents. De septembre à décembre 2021, six colloques ont lieu en ses murs.**

**Saint-Saëns, d'un siècle à l'autre : héritage - réception - interprétation**  
Mercredi 6 et jeudi 7 octobre 2021 à l'Hôtel de Lauzun, vendredi 8 octobre 2021 à la BnF  
En partenariat avec Iremus et la Société Camille Saint-Saëns

Voir agenda p. 21

**Victor Segalen, connaissance de l'Est**  
Jeudi 7 octobre 2021 à la BnF et vendredi 8 octobre 2021 à l'université Paris-Sorbonne  
En partenariat avec l'université Paris-Sorbonne  
Voir agenda p. 21

**Dante en France. Collections, réception, traductions**  
Jeudi 14 octobre 2021 à l'École nationale des chartes et vendredi 15 octobre 2021 à la BnF  
Voir agenda p. 22

**Baudelaire et les traditions poétiques**  
Samedi 20 novembre 2021 à la BnF  
En partenariat avec l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM) et la Sorbonne Nouvelle  
Voir agenda p. 22

**Quadrilles : danse et divertissements entre République et Empire, autour de la figure de Jean-Étienne Despréaux**  
Vendredi 26 novembre 2021 à la BnF  
Voir agenda p. 22

**Les Futurs fantastiques - 3<sup>e</sup> Conférence internationale sur l'intelligence artificielle**  
Jeudi 9 et vendredi 10 décembre 2021 à la BnF  
En collaboration avec les bibliothèques de l'université Paris Saclay  
Voir agenda p. 29



# La BnF, trait d'union entre des publics éclectiques

Tous les trois ans, la BnF entreprend une grande enquête, dite « Observatoire », auprès de ses publics. L'édition 2020, menée entièrement en ligne en raison de la crise sanitaire, a permis de prendre une photo d'ensemble des usagers de l'établissement.

Qu'il s'agisse d'étudiants habitués à réviser leurs examens en salle, de professionnels des bibliothèques rompus au téléchargement de notices, d'amateurs d'exposition ou de fans de Gallica, 5 198 personnes ont pris le temps de répondre au questionnaire mis en ligne à l'automne 2020. Qu'en retenir ?

## Publics voisins et usagers lointains

Dans l'Observatoire des publics de la BnF, 18 % des répondants habitent à l'étranger, 42 % en province. Un tiers n'est jamais venu sur place, un tiers est détenteur d'un Pass permettant de venir régulièrement et le dernier tiers vient occasionnellement, ou venait antérieurement. Le développement de services à distance, dont la bibliothèque numérique Gallica, a contribué depuis de nombreuses années à élargir les publics de la BnF et à donner à l'établissement une dimension nationale et internationale. La composition des publics ainsi révélée est différente de celle observée lors d'enquêtes ciblant les lecteurs en salle ou les usagers d'un service spécifique, au risque de donner l'image de publics fragmentés. Car qu'y a-t-il de commun entre un amateur d'histoire des sciences qui feuillette des traités de mathématiques sur Gallica et un visiteur de l'exposition Tolkien ? Entre les publics voisins qui assistent aux conférences et lectures données dans les auditoriums et les usagers lointains qui consultent les catalogues en ligne ou les expositions virtuelles ?

## Le lien au document, un point commun

Ce qui rapproche les enquêtés, c'est le lien aux collections de la BnF. 28 % d'entre eux consultent des documents toutes les semaines sur Gallica, 55 % ont déjà visité une exposition, 12 % utilisent la banque d'images. Que ce soit en ligne ou en

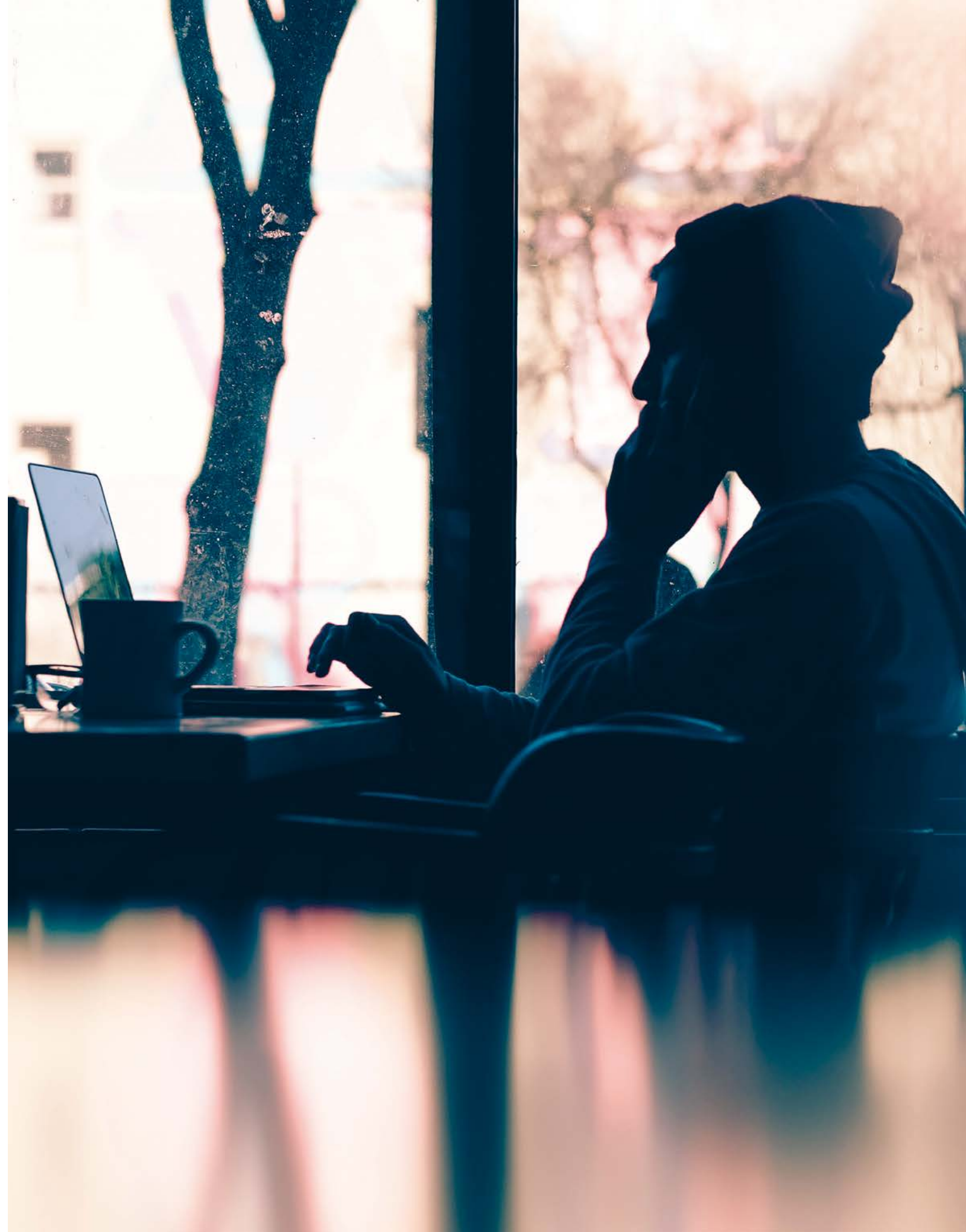
Photo Hannah Wei

salle, les publics appréhendent la Bibliothèque par ses collections. Ce rapport se tisse au gré de démarches multiples : 26 % des répondants recourent à la BnF principalement pour leurs études ou leur travail, alors que pour 18 % d'entre eux il s'agit de recherches personnelles, pour un centre d'intérêt ou une passion. Ceux qui mêlent à ces approches le simple loisir de découvrir des ressources intensifient leur pratique : 22 % montrent que, une fois passée la première marche d'appréhension des outils et des ressources, la BnF « sert à tout » (ou presque). Ces derniers, tout en demandant davantage de numérisation ou d'outils de recherche, sont plus satisfaits de la BnF que celles et ceux qui l'utilisent pour une raison unique. En particulier, les doctorants, qui fréquentent le lieu et consultent les ressources plus intensément que toute autre population, se montrent dans cette enquête les plus exigeants à l'égard de la Bibliothèque.

## Six profils types

Les méthodes d'analyse statistique permettent de dégager six profils types dans cette pluralité de répondants. Deux concernent spécifiquement les démarches d'études : les étudiants et doctorants franciliens d'un côté, les personnes en activité qui recourent à la BnF pour une reprise d'études ou une recherche d'emploi de l'autre – et ces deux profils ont des pratiques et attentes singulières. Deux autres populations se distinguent par des pratiques intensives, mais l'une exclusivement à distance (les « amateurs en ligne ») et l'autre mêlant usages sur place et à distance (notamment les professionnels de la recherche, des arts et des bibliothèques). Les deux derniers profils recouvrent des usagers plus occasionnels et spécifiques : les uns, franciliens, se déplacent principalement pour les activités culturelles, les autres viennent au prétexte de rencontres et sociabilités. Si les publics de la BnF sont dans la réalité moins caricaturaux que dans ces profils d'enquête, ceux-ci vont néanmoins permettre de développer des offres et services susceptibles de tracer un trait d'union entre tous les publics de l'établissement, tous aussi légitimes. 

**Irène Bastard**





# Les secrets du Cabinet du roi

Sur le site Richelieu de la BnF, qui rouvrira entièrement ses portes l'été prochain, le décor du XVIII<sup>e</sup> siècle du Cabinet du roi vient de bénéficier d'une restauration complète. Elle a notamment permis quelques découvertes inattendues.

## Une histoire liée à celle du site Richelieu

Le Cabinet du roi était, sous l'Ancien Régime, le lieu de conservation des collections de monnaies et médailles, mais aussi d'objets précieux antiques et modernes accumulés par les rois de France et transmis à leurs successeurs. À la mort de Louis XIV, la décision fut prise de rapporter ces collections de Versailles à Paris, où les savants les réclamaient pour pouvoir les étudier. Un ambitieux programme décoratif fut lancé dans les années 1740 pour accueillir ces fonds dans les bâtiments de la Bibliothèque royale, rue de Richelieu. Plus d'un siècle plus tard, le projet de réaménagement de la Bibliothèque par Henri Labrousse conduisit à démonter peintures et mobiliers du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces décors furent réinstallés dans la nouvelle aile construite par Jean-Louis Pascal le long de la rue Vivienne, dans un nouvel espace dont les lambris et les stucs sont des copies. Le Cabinet actuel est le fruit de cette reconstitution. Sa fonction plurielle, qui en fait à la fois un lieu de conservation des collections, d'étude et de présentation au public, se traduit dans son fastueux décor constitué de seize tableaux et dix médailliers, ainsi que dans son mobilier composé d'une grande table d'étude et d'un ensemble de chaises et fauteuils. Hormis les deux médailliers centraux, ajoutés en 1917, tous les meubles datent des années 1740 et sont l'œuvre des meilleurs menuisiers français de l'époque.

## Des découvertes au fil de la restauration

La restauration du Cabinet, menée dans le cadre de l'ambitieux chantier de rénovation du site Richelieu, a apporté quelques belles surprises, notamment en ce qui concerne le décor peint. Figurant les muses et leurs protecteurs, il a été confié à François Boucher – quatre dessus de portes –, Carle Van Loo et Charles-Joseph Natoire – les trumeaux, entre les fenêtres. Une fois restaurées, ces toiles – dans l'ensemble en bon état – ont révélé tout leur éclat. Les trois maîtres ont exécuté ces œuvres eux-mêmes, à une époque où pourtant d'autres peintres d'un même atelier étaient souvent appelés à compléter les tableaux. Mais pour le Cabinet du roi, aucune autre main n'a été décelée au cours de l'étude. Celle-ci a révélé le soin que les trois peintres ont consacré à cette commande mais aussi leurs repentirs. Carle Van Loo a même entièrement repeint certaines parties des tableaux, changeant la position d'un bras ou d'un élément du décor pour donner plus d'harmonie à une toile.



À gauche  
Le salon Louis XV en  
cours de restauration  
Photo Jean-Christophe  
Ballot

Ci-dessus  
Restauration du  
tableau *Apollon, ou les  
trois protecteurs des  
muses* peint par Carle  
Van Loo  
Photo Frédérique Duyrat

## Un portrait plus ancien qu'on ne le pensait

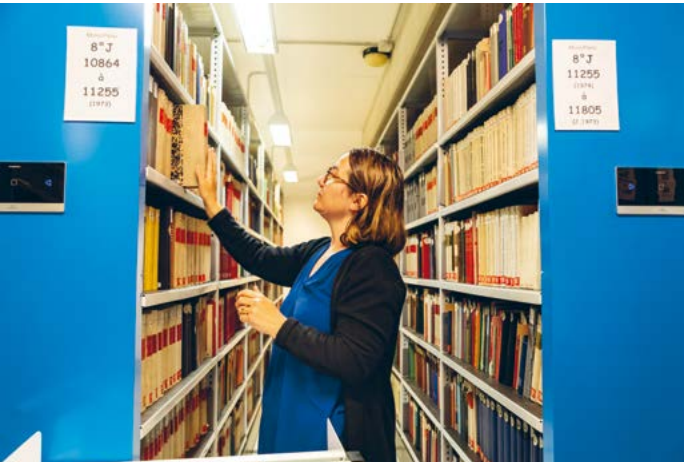
Les deux extrémités de la pièce sont occupées par des portraits de Louis XIV et Louis XV d'après Hyacinthe Rigaud, peintre du roi ; à cette époque, les ateliers de Versailles reproduisaient les grands portraits officiels à destination d'autres institutions. Ces tableaux étaient réputés avoir été détruits à la Révolution, en même temps que tous les emblèmes royaux figurant notamment sur les cadres, et les portraits actuels étaient censés avoir été peints sous la Restauration, en remplacement des tableaux détruits. Curieusement cependant, alors que le portrait de Louis XIV était en bon état au moment où a débuté la campagne de restauration, celui de Louis XV était très endommagé. De larges bandes de repeints horizontaux étaient visibles, semblant signaler que la toile avait été roulée et écrasée. Une campagne d'analyses – par le biais de radiographies et d'étude des pigments – a montré que ce tableau date en réalité du XVIII<sup>e</sup> siècle : il a échappé aux destructions révolutionnaires et a été oublié dans les combles de la Bibliothèque avant d'être lourdement remis en état et réinstallé dans le Cabinet au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Complètement restauré, il retrouvera, avec le reste du décor, sa place dans le Cabinet du roi que les visiteurs du futur musée de la BnF pourront bientôt admirer. [🕒](#)

Frédérique Duyrat



# Une journée dans la tour des Temps

Interlocuteurs principaux des lecteurs de la BnF, les magasiniers et magasinères effectuent une multitude de tâches qui contribuent au bon fonctionnement de la Bibliothèque. Récit d’une journée avec l’une des équipes de magasinage du département Philosophie, histoire, sciences de l’homme.



Si vous êtes déjà venu sur le site François-Mitterrand de la BnF, que vous êtes entré dans la salle J de la bibliothèque tous publics ou dans la salle K de la bibliothèque de recherche, leurs visages vous sont familiers. Céline, Olivier, Lison, Maxime, Vincent et Catherine font partie de la quinzaine de personnes qui composent l’équipe de magasinage du service Philosophie et religion. Avec leurs 450 homologues répartis dans les différents départements de la BnF, ces magasiniers et magasinères contribuent chaque jour à la bonne marche de la Bibliothèque. Ils assurent l’accueil du public en salle de lecture, le prélèvement en magasin des documents réservés ou encore le récolement, qui consiste à contrôler la présence des livres sur les rayonnages. Dépoussiérage, préparation d’ouvrages destinés à la numérisation ou petites réparations de volumes abîmés – le large éventail des tâches effectuées s’inscrit dans la préservation et la communication des collections, au cœur des missions de la BnF.

## Une équipe soudée

Aujourd’hui, c’est Céline qui nous guide dans les méandres des magasins où sont conservées les collections du département Philosophie, histoire, sciences de l’homme. En traversant à pas vifs les rangées de compactus – ces rayonnages que l’on fait coulisser en actionnant des manivelles mécaniques ou électroniques –, elle raconte son arrivée à la BnF, après

18 ans dans une boulangerie du Calvados. « *J’aimais bien le contact avec les gens, mais toute la partie administrative me pesait ; j’ai repris des études parce que je voulais vraiment travailler en bibliothèque : quand j’étais au collège, je passais mon temps au CDI !* », se remémore-t-elle avec un sourire. Le recrutement de magasiniers de la BnF lui a permis de rejoindre le service Philosophie et religion en 2019. Elle y a trouvé une équipe soudée dont elle prend un plaisir manifeste à présenter les membres au fil de ses déambulations. « *Le travail de magasinier repose beaucoup sur le collectif et l’entraide* », explique-t-elle en saluant au passage Catherine, l’une des doyennes du service, qui a commencé sa carrière de magasinère en 1993 sur le site Richelieu.

## L’infini ballet des livres

Au milieu d’une travée, nous croisons Olivier, un tome de la *Correspondance* de Karl Marx dans une main, un bulletin correspondant au livre dans l’autre. La feuille est séparée en deux parties : l’une est glissée dans le volume, l’autre (le « fantôme ») prend sa place dans le rayonnage. Olivier repart à la recherche du livre suivant, *La Politique à l’épreuve des émotions*. Une fois munis de leur bulletin, les documents sont acheminés par chariot ou via les nacelles bleues du « transport automatisé de documents » le long des rails qui parcourent

Ci-dessus  
Céline, magasinère  
au département  
Philosophie, histoire,  
sciences de l’homme,  
remet en place les  
ouvrages consultés  
par les lecteurs dans  
la salle J.

Photos Béatrice Lucchese

le site François-Mitterrand. Puis ils passent entre les mains des magasiniers postés dans les arrière-banques des salles de lecture de la bibliothèque de recherche et sont répartis dans les casiers correspondants aux places réservées par les lecteurs. D’autres magasiniers les donneront enfin en mains propres aux usagers venus les chercher en banque de salle.

## Plusieurs kilomètres par jour

L’emploi du temps des magasiniers, très rythmé, laisse peu de place à l’engourdissement. Ils alternent par demi-journées les tâches qui relèvent des services au public, en salle de lecture ou dans les magasins, et les tâches internes consacrées notamment à la conservation des collections. Ces derniers temps par exemple, Céline vérifie l’état des numéros du journal quotidien *Gil Blas* datant des années 1880 avant qu’ils ne soient numérisés et mis à disposition sur Gallica. Mais surtout, la nature du bâtiment et l’emplacement des collections du département, réparties entre le socle du site François-Mitterrand et les étages 8 à 14 de la tour des Temps, conduisent Céline et ses collègues à arpenter plusieurs kilomètres par jour : « *Ah ça, on marche beaucoup ! Ici, c’est rare de voir des chaussures à talons...* », dit-elle dans un rire, avant de repartir à petites foulées vers la salle J, où elle finira sa journée. 🕒

Mélanie Leroy-Terquem

En haut  
Dans les magasins du  
département  
Philosophie, histoire,  
sciences de l’homme,  
Céline prélève les  
ouvrages réservés par  
les lecteurs.

Au milieu  
Les documents sont  
triés et répartis par  
salles de destination,  
prêts à être envoyés  
dans les nacelles.

En bas  
Les ouvrages sont  
ensuite placés dans  
les casiers de  
l’arrière-banque de  
salle puis récupérés  
par les magasiniers –  
ici Kaveh – qui les  
apportent en salle  
quand le lecteur se  
présente.



# Les nouveautés de la rentrée

En cette fin d'année, les éditions de la BnF vous emmènent en voyage : dans le temps avec Marie-Antoinette et Mazarin, au pays des merveilles et de l'enfance avec les clowns et Alice, au cœur de la création littéraire avec les précieux manuscrits d'écrivains.

## Tous en piste !

Fantasque, ubuesque, drôle ou terrifiant : depuis quand le clown nourrit-il notre imaginaire ?

Né en Angleterre sur les planches du théâtre élisabéthain, ce personnage hors du commun passe très vite les frontières qui l'ont vu naître : le voici qui conquiert le monde pour devenir l'un des symboles les plus attachants du cirque. C'est cette histoire singulière et surprenante qui est ici contée à travers de nombreux documents d'archives issus des collections de la Bibliothèque nationale de France, auxquels les photographies de Christophe Raynaud de Lage apportent un contrepoint contemporain.

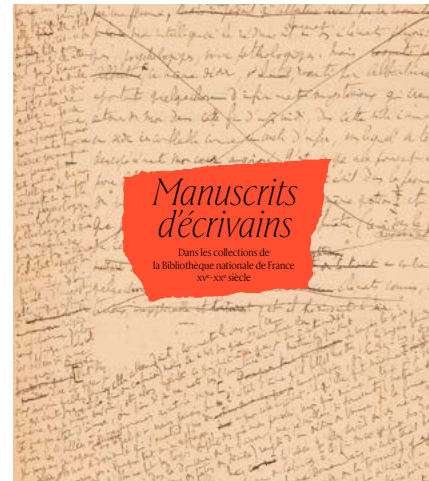
En haut, à gauche  
**Clowns !**  
Pascal Jacob  
192 pages / 100 ill. / 45 €  
Coédition BnF / Seuil  
Parution le 21 octobre 2021

## Les métamorphoses d'Alice

Une petite fille qui rapetisse, un lapin blanc aux yeux roses vêtu d'une redingote avec une montre à gousset, un chat qui apparaît et disparaît à volonté, un chapelier fou, une reine de cœur acariâtre et tyrannique... On ne présente plus l'univers d'*Alice au pays de merveilles*, qui retrouve pourtant une nouvelle jeunesse avec cette nouvelle édition aux illustrations poétiques et luxuriantes d'Arthur Rackham (1867-1939).

*Alice au pays des merveilles*,  
Lewis Carroll, illustré par Arthur Rackham  
Préface d'Isabelle Nières-Chevel  
Traduction de Jacques Papy  
192 pages / 35 ill. / 29 €  
Parution le 14 octobre 2021

En haut  
Illustration d'Arthur Rackham pour  
*Les aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll  
Paris, Hachette, 1908  
BnF, Réserve des livres rares



## Au fil de la plume

De Christine de Pizan à Édouard Glissant, en passant par Madame de Sévigné, Victor Hugo, Arthur Rimbaud, Marcel Proust, Simone de Beauvoir, Colette ou Marcel Pagnol, cet ouvrage rassemble près de soixante des plus prestigieux manuscrits d'auteurs conservés à la BnF. Prises de notes sur le vif, brouillons inlassablement repris, copies mises au net révèlent autant de rituels, fulgurances et hésitations qui accompagnent la naissance d'une œuvre littéraire : une invitation unique à observer de près la création des chefs-d'œuvre qui constituent notre patrimoine culturel.

*Manuscrits d'écrivains*  
Dans les collections de la Bibliothèque nationale de France— *xv<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles*  
Sous la direction de Thomas Cazentre  
192 pages / 100 ill. / 55 €  
Coédition BnF / Éditions Textuel  
Parution le 21 octobre 2021

*Chroniques de la Bibliothèque nationale de France* est une publication trimestrielle

Présidente de la Bibliothèque nationale de France

Laurence Engel  
Directeur général  
Denis Bruckmann

Délégué à la communication  
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale  
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial  
Jean-Marie Compte  
Muriel Couton  
Marie-Caroline Dufayet  
Joël Huthwohl  
Olivier Jacquot  
Anne Pasquignon  
Alexandrine Monnier  
Céline Leclaire  
Bruno Sagna

Rédaction, suivi éditorial  
Mélodie Leroy-Terquem

Secrétariat de rédaction  
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda  
Sandrine Le Dalloc  
Mélodie Leroy-Terquem  
Karine Moreaux

Conception graphique  
Jérôme Le Scanff

Réalisation  
Martine Rousseaux

Iconographie  
Anne Mensior

Production photo  
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro : Mathilde Alain,  
département des Manuscrits, BnF  
Catherine Aurierin,  
département Droit, économie, politique  
Irène Bastard,  
délégation à la Stratégie et à la recherche, BnF  
Olivier Bosc,  
bibliothèque de l'arsenal, BnF

Benoît Cailmail,  
département de la Musique, BnF

Monique Calinon,  
département Littérature et art, BnF  
Thomas Cazentre,  
département des Manuscrits

Jean-Marc Chatelain,  
Réserve des livres rares, BnF

Nathalie Coilly,  
Réserve des livres rares, BnF

Héloïse Conés,  
département des Estampes et de la photographie, BnF

Pascal Cordereix,  
département Son, vidéo multimédia, BnF

Manon Dardenne,  
département des Arts du spectacle, BnF

Vanessa Desclaux,  
département des Manuscrits, BnF

Frédérique Duyrat,  
département des Monnaies, médailles et antiques, BnF

Guillaume Fau,  
département des Manuscrits, BnF

Lise Fauchereau,  
département des Arts du spectacle, BnF  
Jérôme Fronty,  
département de la Musique, BnF

Clarisse Gadala,  
département Littérature et art, BnF

Chritine Génin,  
département Littérature et art, BnF

Tanguy Laurent,  
département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF

Bruno Ligore,  
Réserve des livres rares, BnF

Nicolas Lopez,  
département Son, vidéo, multimédia, BnF

Étienne Manchette,  
BnF Partenariats

Virginie Meyer,  
département Littérature et art, BnF

Marie Minssieux-Chamonard, Réserve des livres rares, BnF

Keren Moch, chercheuse associée au département des Manuscrits, BnF  
Cécile Pocheau-Lesteven, département des Estampes et de la photographie, BnF

Luc Verrier, département Son, vidéo, multimédia, BnF

Jérôme Villeminoz,  
département des Manuscrits, BnF

Étienne Valère,  
département de la Musique, BnF

Anais Wion, chargée de recherche au CNRS - IMAF

Impression  
Imprimerie Vincent  
Tours ISSN : 1283-8683

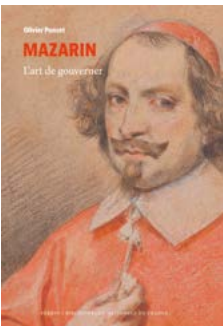
Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à [chroniques@bnf.fr](mailto:chroniques@bnf.fr)

## Deux nouveaux illustres

Après Napoléon, Marie-Antoinette et Mazarin rejoignent la « bibliothèque des illustres ».

En s'appuyant sur les extraordinaires collections de la Bibliothèque nationale de France, Hélène Delalex entreprend pour raconter Marie-Antoinette un salutaire retour aux sources : documents d'archives, livres, lettres, gravures et dessins, méconnus ou inédits, confèrent un éclairage original à cette biographie enlevée, centrée sur la femme, sa vie quotidienne, ses goûts et son entourage.

Dans le volume consacré à Mazarin, Olivier Poncet conjugue la clarté de l'expression à une iconographie de premier choix pour restituer toute la complexité du cardinal. Entre modèle romain et réalités françaises, entre népotisme et vénalité, ce favori du roi qui deviendra son principal ministre a su orienter l'avènement mouvementé d'un État. Attaché à préserver la monarchie d'influences religieuses trop nettes, ce personnage controversé, diplomate passionné autant que froid calculateur, incarne une modernité politique insoupçonnée dont l'historien met ici en lumière toute la singularité.



*Marie-Antoinette, la légèreté et la constance*  
Hélène Delalex  
312 pages / 120 ill. / 25 €  
Coédition BnF / Perrin  
Parution le 10 novembre 2021

*Mazarin, l'art de gouverner*  
Olivier Poncet  
288 pages / 120 ill. / 24 €  
Coédition BnF / Perrin  
Parution le 14 octobre 2021

## Credits photographiques

Couverture (1<sup>ère</sup> et 4<sup>e</sup>), 4, 8 bg, 8 bd : Penone © Adagp, Paris 2021 / photo © Archivio Penone ; 6 : Penone © Adagp, Paris 2021 / photo Bertrand Huet / Galerie René Tazé ; 7 h : Penone © Adagp, Paris 2021 / photo BnF ; 7 b : BnF Éditions ; 8 h : Penone © Adagp, Paris 2021 / photo Jürgen Siedel © Archivio Penone ; 9 : Martino Lombezzi / Contrasto / REA ; 11 b : BnF Éditions ; 11 h : Penone © Adagp, Paris 2021 / photo Ville de Grenoble - Musée de Grenoble - J.L. Lacroix ; 12 : BnF ; 13 : BnF Éditions ; 14 et 15 : BnF ; 16 h, bg et bm : Bertrand Huet ; 16 bd : BnF Éditions ; 17 : Hélène Bamberger / Opale / Bridgeman Images ; 18-19 : Cortot © Adagp, Paris 2021 / photo BnF ; 21 hg : Éditions Syros, 1992 / photo BnF ; 21 hd : © Éditions Seuil Jeunesse, 2010 / photo BnF ; 21 bg : © Le Sorbier, 1995 / photo BnF ; 21 bd : © Thierry Magnier 2012 / photo BnF ; 22 d : BnF ; 23 : Frédérique Toulet / Bridgeman Images ; 24-25 : Ina ; 26 : Replay memories, une œuvre de Gordon et Andrés Jarach. © Camera lucida - Novelab - Ina ; 28 : Laetitia Giocanti ; 29 et 30 : BnF ; 31 : Daniel Cande / photo BnF ; 33 : Folklore de la Zone Mondiale - Bondage Records. Photo Mastro, Graphisme FanXo / photo BnF ; 34 g : Archives de la Famille Alain ; 34 d : François Guillot / AFP ; 35 : Julien Daniel / MYOP ; 36 : Studio Lipnitski / Roger-Viollet ; 37 : Libération, 2 octobre 1995 : « Combo s'installe aux Comores » par Jean-Philippe Ceppi ; 38 : Christophe Raynaud de Lage ; 39 g : Patrick Roegiers / photo BnF ; 39 d : Jean-François Paga ; 43 g et d, 46 b : BnF ; 49 : Hannah Wei / Unsplash ; 51 : Frédérique Duyrat ; 54 h : BnF ; 54 m : BnF Éditions / Seuil ; 54 b : BnF Éditions ; 55 hg : BnF Éditions / Éditions Textuel ; 55 hd et bd : BnF Éditions / Perrin.

Photos réalisées pour la BnF. 2 : Léa Crespi ; 3 et 50 : Jean-Christophe Baillet / Oppic ; 22 g, 45 g et d : Emmanuel Nguyen Ngoc ; 27 : David Paul Carr ; 41 h, bg et bd, 52-53, 53 h, m et b : Béatrice Lucchese ; 46 h : Guillaume Murat.



